

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

**Sommaire :** — SOUVENIRS POÉTIQUES, L'amour.—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite).—Etat de l'Irlande en 1845.—Tendance envahissante des Etats-Unis d'Amérique.—Ouverture de l'Hippodrome aux environs de Paris en juillet dernier.—L'enfant qui dort.—Ma Blanchisseuse—Les Femmes—Correspondance—Histoire de la Semaine.—Variétés.

## SOUVENIRS POÉTIQUES.

### Reverie.

Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles  
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles—  
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux,  
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées,  
Tant elle répandait d'amoureuses rosées  
Sur les fleurs et sur nous.

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,  
Car tu me regardais avec toute ton âme.  
J'admiraïs la beauté dont ton front se revêt,  
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,  
La tendre rêverie en ton cœur commença  
Dans mon cœur s'achovait.

Et je bénissais Dieu dont la grâce infinie  
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,  
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,  
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,

Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,  
Si douces toutes deux.

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde,  
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde,  
Lui qui charme mon cœur, lui qui ravit mes yeux,  
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère,  
C'est lui que fait briller ton regard sur la terre  
Comme l'étoile aux cieux.

C'est lui qui mit l'amour au fond de toute chose,  
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose ;  
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour,  
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,  
A versé la beauté, comme une coupe pleine,  
Et dans mon cœur l'amour.

Laisse-toi donc aimer ! Oh ! l'amour, c'est la vie,  
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie.  
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner,  
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne,  
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne ;  
Laisse-toi couronner.

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,  
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,  
Poussière que l'orgueil rapporte des combats,  
Ni l'ambition folle occupée aux chimères,  
Qui ronge tristement les écorces amères  
Des choses d'ici-bas.

Non : il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,  
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,  
Le baiser, parfum pur, enivrant liqueur,  
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,  
Et toutes les chansons de cette douce lyre  
Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel, qui n'ait sa loi secrète,  
Son lien cher et choisi, son abri, sa retraite,  
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;  
Le pêcheur a la barque où l'esprit l'accompagne,  
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,  
Les âmes ont l'amour.

VICTOR HUGO.

## FEUILLETON.

### Prudy.

*Homo homini lupus.*  
(HOMMES.)

[SUITE.]

Je dormais sans doute depuis quelque temps  
lorsqu'un bruit léger m'éveilla ; j'entr'ouvris les  
yeux et je discernai confusément à travers le  
crépuscule de la chambre, une grande figure  
sombre et grimaçante, debout auprès de moi.  
A son regard de chacal, à son sourire hideux,  
il me sembla reconnaître Tommaso. Mais je  
n'eus pas le temps de m'assurer si je rêvais,  
car, au même instant, la figure disparut et  
j'entendis la voix sévère du mate criant par  
l'embrasure de la porte :—Qui va là ?

Personne ne répondit ; le marin entra et  
vint visiter les cabanes : tout le monde était couché.  
Lorsqu'il vint à moi, il me trouva sur mon  
séant me frottant les yeux ; il me demanda si  
je n'avais vu personne. Je lui racontai l'es-  
pèce d'apparition dont j'avais été témoin,  
l'attribuant à un cauchemar de mon cerveau  
troublé. Le mate parut réfléchir et resta  
silencieux. Enfin, il se retira en me di-  
sant d'être tranquille et qu'on veillait sur  
moi.

Mon premier mouvement fut pour mes pis-  
tolets ; je les trouvais sous le matelas, dans le  
même état, bien qu'il me semblât qu'ils ne  
fussent pas tout à fait à la même place. Je  
demeurai quelques instans à songer, puis  
enfin, le sommeil l'emportant, je me rendor-  
mis.

Le jour parut. Je me levai tard avec la  
tête lourde ; je me sentais pris d'une forte mi-  
graine, et lorsqu'on servit le déjeuner, qui  
consistait en viandes froides et en bananes  
cuites, je refusai d'y prendre part. Je me  
bornai à demander au *steward*, nom du maître  
d'hôtel, indispensable à bord des bâtimens an-  
glais, une tasse de thé. J'attendis longtemps ;  
et comme il était occupé à mettre le couvert,  
ce fut André, le petit domestique de Tommaso,  
qui me servit à sa place.

J'avais jusqu'alors peu fait attention à cet  
enfant. Il était Malais d'origine, et sa phy-  
sionomie empreinte d'un caractère marqué de  
rudesse et d'audace répondait parfaitement au  
type bien connu de la race féroce dont il sor-  
tait. Ses petits yeux noirs et perçans rou-  
laient sans cesse à fleur d'un front bas, cou-  
vert de cheveux touffus et luisans ; une large  
bouche, sous un nez aplati, fendait la base de  
sa face en triangle ; sa peau était d'un jaune  
verdâtre, et, quoique petit et ramassé, ses  
épaules larges et ses longs bras nerveux an-  
nonçaient une force musculaire extraordinaire  
pour son âge.

Quand il me présenta la tasse plein de  
thé, André prit un air humble et servile :

il baissa les yeux comme pour éviter mon  
regard.

Je portai la tasse à mes lèvres. J'étais de-  
bout, lorsque soudain, levant les yeux par des-  
sus la tête des convives, j'aperçus Prudy dans  
l'embrasure de la porte, me faisant un signe  
négatif de la main ; sa figure portait l'expres-  
sion d'une vive inquiétude. Je demourai la  
main suspendue ; elle fit un pas dans la cham-  
bre en répétant le même signe avec plus d'é-  
nergie.

Je posai la tasse sur la table et examinai  
tour à tour les assistans. Don Manuel sifflait  
d'un air indifférent en se dandinant sur sa  
chaise. Le Mexicain, roulé dans son mon-  
teau, fumait son éternelle cigarette ; l'Anglais  
fiévreux claquait des dents dans son lit ; Tom-  
maso bourrait sa pipe, et le petit Malais, ac-  
croupi comme un degue près du tabouret de  
son maître, lançait vers moi en dessous un œil  
curieux et mobile.

— Eh bien ! me dit le commis-voyageur,  
qui entra en ce moment en bâillant démesuré-  
ment, il paraît que vous avez peur de vous  
brûler ?

Ne sachant sur quoi porter mes soupçons, et  
ne pouvant deviner ce que signifiaient les  
gestes de Prudy, je pris la tasse et m'appretai  
à en avaler le contenu. La jeune femme se  
précipita vers moi, et repoussant vivement ma  
main :

— Ne bois pas, me dit-elle, ce thé est em-  
poisonné !

Je tressaillis ; le commis-voyageur fit un  
bond en arrière ; tout le monde fixa les  
yeux sur Prudy : elle soutint les regards avec  
fermeté.

— Oui, continua-t-elle, je suis sûre de ce  
que je dis : ce thé est du poison, et voilà  
celui qui l'a apprêté ! Elle montra le Ma-  
lais.

Don Manuel partit d'un éclat de rire.

— Cette jeune miss a des vapeurs, dit-il ;  
elle rêve tout éveillée.

— Est-ce parce qu'il m'a vu mettre dans le  
thé quelques gouttes de ceci que ce gentleman  
m'accuse ? répondit André d'un ton pleurard :  
c'est de la fleur d'oranger, et j'ai pensé que  
cela ferait du bien à monsieur.

— En même temps l'enfant prit un flacon  
dans la boîte de médicamens du capitaine,  
qu'on avait laissée ouverte sur un coin de la  
table pour servir au malade, et nous la pré-  
senta.

— Ce n'est pas cette fiole que tu as prise,  
reprit la quakeresse, mais celle-ci, et elle  
montra une petite bouteille à moitié remplie  
contenant du laudanum ou je ne sais quelle  
autre drogue malfaisante. J'examinai le  
flacon : le bouchon en était humide et une  
goutte du liquide doré perlait encore sur le  
bord, au milieu de la poussière qui le recou-  
vrait.

Le Génois, dont l'œil perçant ne me quit-  
tait pas, lut le soupçon sur mon visage, qui  
rougit de colère : le sien devint d'une pâleur  
livide.

C'est trop nous insulter, dit-il en se levant,  
croyez-vous que nous supporterons patiemment  
qu'on nous traite d'empoisonneurs !

— Je vous crois capables de tous les crimes,  
m'écriai-je hors de moi, vous êtes tous des  
lâches et des infâmes, car il n'y a pas un

de vous qui oserait attaquer un homme en face !

— Dites-vous cela pour moi, interrompit don Manuel ?

— Pour vous, surtout, qui affectez de mépriser les autres, et qui êtes assez vil pour les faire servir d'instruments à votre haine. Si ce petit scélérat a voulu m'empoisonner, c'est vous qui l'y avez poussé !

— Vous me rendrez raison de cette insulte aussitôt que nous serons débarqués, dit l'Espagnol en se levant à son tour.

— Sur-le-champ, répondis-je, en sautant sur mes pistolets : Voici des armes, passons derrière le rouffe.

— Messieurs, messieurs, s'écria le commis-voyageur, y pensez-vous ! un duel à bord ! mais c'est affreux, c'est impossible !.. Calmez-vous, je vous en prie... Attendez que nous soyons arrivés.

— Non, non, repris-je exaspéré, je n'attendrai pas une minute. Je ne consentirais pas à rester ainsi en butte aux tentatives de ces misérables ; je leur vendrai chèrement ma vie ; celui-ci du moins risquera la sienne, et s'il y a une justice dans le ciel il paiera pour les autres... Prenez cette arme, continuai-je, en jetant sur la table un pistolet devant mon adversaire indécis, prenez-la et défendez-vous, où mordieu ! je vous brûle la cervelle comme à un chien enragé.

Prudy, épouvantée, se jeta devant moi les mains jointes.

— Ami, me dit-elle, la colère t'égare ; veux-tu donc verser le sang de ton semblable !

— Je veux écraser un animal maléfisant ; tant que cet homme vivra, ta vie et la mienne seront en danger. Laisse-moi nous en délivrer !

— Mais il peut te tuer ! Songe à ta mère !..

— Veux-tu donc alors que je l'assassine !..

Laisse-moi, te dis-je, je n'ai que ce moyen.

— Ce jeune homme a raison, interrompit le Mexicain en jetant sa cigarette, la querelle est trop envenimée pour pouvoir se remettre. Il vaut mieux que cela finisse tout de suite.

— C'est bien, lui dis-je, vous serez mon témoin. Sortons !

— Ce n'est pas la peine, reprit le flegmatique Mexicain, nous sommes bien ici. Le mate est occupé à l'avant du navire ; le timonnier nous tourne le dos ; le capitaine euve son genièvre. Placez-vous aux deux bouts de la chambre, moi je vais former la porte.

Prudy, de plus en plus terrifiée en voyant ces apprêts, me conjura de nouveau de revenir sur ma résolution ou du moins de suspendre le combat jusqu'à notre arrivée à New-York.

— Attendez encore six ou huit jours en face de ce misérable ! m'écriai-je, damnation ! j'aimerais mieux me jeter à la mer tout à l'heure avec lui... non, il faut qu'un de nous ne soit plus de ce monde dans trois minutes.

Prudy voulut s'élançer hors de la chambre pour aller avertir Gillian, mais je la prévins, et formant la porte à double tour, je mis la clé dans ma poche.

— Allons, êtes-vous prêt, monsieur ? dis-je à l'Espagnol en me plaçant à l'un des bouts de la table.

Don Manuel paraissait incertain, en proie à des mouvements contraires ; il était devenu fort pâle et promenait un œil inquiet sur les assistants. En ce moment Tommaso s'approcha de lui et lui parla longtemps à l'oreille, je vis un ricanement rusé contracter ses traits, ce rire passa sur le visage de l'Espagnol.

— Quand vous voudrez, monsieur, dit-il enfin, je suis à vos ordres.

— Les pistolets sont-ils chargés, demanda le Mexicain ?

— Ils le sont, répondis-je, mais si ces messieurs ont des doutes on peut les charger de nouveau.

— Cela suffit ainsi, reprit Tommaso en sondant les pistolets avec la baguette ; qui tirera le premier ?

— J'en aurais le droit, dis-je avec hauteur, mais la circonstance où je me trouve est trop exceptionnelle pour que je ne désire pas mettre toute la loyauté de mon côté. Nous tirerons au sort.

Le Mexicain prit une piastre dans son gousset et la jeta en l'air.

— Face, m'écriai-je !

La pièce tomba face. Ce fut à moi de faire feu le premier. Don Manuel était devant moi à six pas, à l'autre bout de la table ; il était impossible de le manquer. Dans toute autre occasion je crois que le cœur m'eût failli pour tuer ainsi un homme à brûle pourpoint, mais la colère m'aveuglait à tel point, j'avais tellement hâte d'être débarrassé de ce vil ennemi, que je fus aussi inexorable que si j'eusse eu au bout de mon pistolet un loup, un serpent ou quelque autre bête dangereuse. Le Mexicain agita son mouchoir pour donner le signal. Je levai le bras au niveau du front de mon adversaire, le coup partit.

Il chancela et porta la main à son visage. Le Mexicain se précipita vers lui, lui croyant la cervelle traversée. Moi je restai immobile, l'arme fumante à la main, m'attendant à le voir tomber sans vie. Quelle fut donc notre surprise lorsque le blessé se ralluma sur ses jambes, essuya son front noirci et se mit en position de tirer à son tour.

— Comment diable ! s'écria mon témoin, vous n'êtes pas mort ! Quelle sorcellerie est-ce là !... vous avez pourtant été touché.

En disant ces mots il ramassa la bourre de papier à moitié brûlée qui était tombée aux pieds de Manuel.

— A votre tour, monsieur le tapageur, me dit Tommaso d'un air triomphant, à vous de subir le feu de votre adversaire.

J'étais confondu ; néanmoins j'attendis droit, le front levé, la balle qui devait, suivant toutes les probabilités, me frapper à mort. Au moment où l'Espagnol m'ajusta, Prudy qui s'était collée contre la cloison, les mains sur les yeux, poussa un gémissement si douloureux que j'en frissonnai malgré moi.

— Au nom du Christ, dit-elle à don Manuel, ne teints pas mes mains de son sang ; sois humain, épargne-le !

— Il ne m'a pas ménagé, lui, répondit amèrement l'Espagnol. N'importe, je veux prouver à ce jeune écervelé l'absurdité de ses soupçons et à quel point il a été injuste envers moi. Je vous donne la vie, ajouta-t-il d'un ton emphatique ; rendez grâce à madame, qui demande grâce pour vous, et à la pitié que m'inspire votre jeunesse.

Cette insultante générosité me rendit toute ma colère.

— Je ne veux pas de votre clémence ! m'écriai-je ; tirez, monsieur, tirez, ou bien nous recommencerons !

— Vous mériteriez que je vous étendis à mes pieds. Mais, je l'ai décidé, je veux bien vous laisser vivre. Que cela vous serve de leçon pour être plus modéré à l'avenir.

En disant ces mots don Manuel se retourna et lâcha son coup dans la mer par une des petites lucarnes qui servent à donner de l'air à la chambre.

Je fus si profondément humilié, que je voulus à toute force recommencer le combat ; mais tout le monde se souleva contre moi. On accusa ma violence, mon excessive sus-

ceptibilité. Au même instant, Gillian, attiré par la double détonation, vint rudement frapper à la porte de la chambre. Il fallut lui ouvrir.

— Que diable de ménage faites-vous donc ici, s'écria-t-il, cela sent la poudre.

— Nous avons déchargé ces armes pour les nettoyer, dit le créole en rallumant tranquillement un cigare.

— Et c'est pour cela, continua le mate en promenant ses regards sur les assistants, que monsieur est rouge comme la crête d'un coq en colère, et que mon petit Georges est près de se trouver mal... Messieurs, messieurs, on ne se comporte pas à bord comme on le devrait. Si les querelles ne s'apaisent pas d'un commun accord, nous aurons besoin d'aller rendre visite au juge de paix en arrivant. Il ne plaisante pas, je vous prévins, et vous seriez fort heureux d'en être quitte pour quelques semaines de prison.

— Bah ! soyez tranquille, tout est arrangé maintenant, reprit Tommaso, il n'y a plus à craindre qu'on se dispute. Nous allons tous vivre en bons frères. Voyons, oubliez vos soupçons ridicules, jeune homme, et vous, don Manuel, lavez vous le front et donnez-vous la main.

Je tournai le dos sans lui répondre et je sortis sur le pont pour tâcher de grouper mes idées, qui se trouvaient en une grande confusion, par suite de cette multiplicité d'incidents imprévus.

Prudy me suivit ; elle paraissait consternée ; les couleurs avaient peine à renaître sur ses joues blanches. Pourtant elle ne me fit aucun reproche ; nous restâmes silencieux et tristes l'un auprès de l'autre. Je m'épuisais en efforts d'intelligence pour m'expliquer l'effet du coup de pistolet que j'avais tiré, et je ne pouvais venir à bout de comprendre comment don Manuel, à moins d'être invulnérable comme Roland, s'était si miraculeusement trouvé sans blessure.

Je fis part de mon incertitude à Prudy ; elle réfléchit à son tour et me dit :

— Es-tu sûr qu'on n'ait pas touché à tes armes !

— Impossible ! le jour je les porte sur moi et la nuit je les cache sous le bord de mon matelas.

— Mais pendant ton sommeil ?... rappelle-toi bien ! Cette nuit j'ai vu rôder Tommaso dans la chambre, et lorsque je me suis réveillée sur ce tabouret où je m'étais assise, je l'ai aperçu près de ton lit : c'est alors que j'ai appelé Gillian.

Ce fut un trait de lumière pour moi ; je me souvins de l'apparition que j'avais entrevue ; c'était bien Tommaso. Il s'était adroitement emparé des pistolets pendant que je dormais, et faisant jouer le ressort comme il me l'avait vu faire, avait retiré les balles du canon, en n'y laissant que la bourre, puis avait remis les armes à leur place. Tout me fut expliqué : l'intrépidité de don Manuel devant un danger illusoire, et l'habileté avec laquelle il avait su prendre l'avantage sur moi par sa prétendue générosité. J'avais été complètement joué par ces deux misérables.

Ma vexation s'augmenta encore, s'il est possible, par cette découverte. Mais il était trop tard pour revenir sur le duel. J'étais surveillé de près par Gillian, et Prudy qui voyait l'indignation prête à m'emporter à de nouveaux excès, n'épargna rien pour m'apaiser et détourner ma pensée vers un autre objet. Elle me reprocha doucement de m'exposer ainsi sans précaution. Elle accusa ma colère d'être égoïste et d'avoir risqué de la laisser sur ce fatal navire, sans défenseur. En effet, me dit-

elle, que serais-je devenu si dans le combat tu avais été tué ou blessé ?

Mon exaspération se fondit à ces doux reproches ; je compris qu'il y avait un plus grand courage à se résigner dignement dans une situation difficile, qu'à lutter aveuglément contre elle. Mais mon orgueil se révolta néanmoins à l'idée de reculer devant l'avantage qu'à force de ruse mes ennemis avaient remporté sur moi. Je résolus de tenir jusqu'au bout et de les intimider par mon assurance. Cet état d'hostilité permanente dans un cercle aussi restreint était sans doute insupportable, mais au pis-aller il ne pouvait durer plus de quelques jours ; et n'avais-je pas, pour compenser tant d'ennuis, un cœur tendre et loyal qui sympathisait avec le mien ?

À dîner, je me mis à table avec tout le monde. Je m'assis seul au bout, ayant soin d'attendre que chacun eût pris sa part et me servant le dernier de chaque plat. J'avais eu soin de recharger mes armes devant tous les passagers, afin qu'il fût bien reconnu de mes deux coquins que leur ruse était découverte. J'amorçai un pistolet et le posai à côté de mon couvert. Ne voulant pas demeurer en reste de politesse, Tommaso, en s'asseyant, tira du collet de son habit une longue lame pointue qu'il plaça près de lui, tandis que don Manuel faisait aussi voir le jour à un couteau catalan triangulaire et le plantait dans la table à sa droite. Ce fut avec cet appareil menaçant que nous dinâmes silencieux et sombres. La verve du pauvre Gabriel s'était subitement tarie ; il promenait sur nous ses petits yeux gris hébétés, s'attendant à chaque instant à quelque explosion terrible. Le Mexicain, habitué dans son pays à voir jouer des couteaux, s'étonnait moins de cette situation et n'en perdit pas une bouclée. Le Malais se tint à distance, me surveillant d'un œil inquiet et sournois. Quant au pauvre diable d'Anglais, indifférent à tout ce qui se passait, la fièvre continuait de le galoper avec violence ; il faisait diète absolue, et gardait un silence stoïque, interrompu à de longs intervalles, par ces seuls mots qu'il laissait tomber sourdement du haut de sa couchette : *Give me tea !*

Je me hâtai de sortir de cette chambre nau-stabonde et d'aller rejoindre Prudy. Cette fois elle ne m'évita plus. L'inquiétude qui l'avait oppressée tout le temps que je restai éloigné d'elle, se manifesta par un soupir de soulagement et un adorable sourire. Isolés comme nous l'étions au milieu de cette vaste mer, en butte à tant de haines et d'embûches, notre propre sûreté nous faisait un devoir de nous réunir, et ma rigide quakeresse se sentit peut-être en secret satisfaite d'avoir cette excuse pour franchir la réserve qu'elle s'était imposée.

La soirée était magnifique ; la brise avait tellement molli, que le bâtiment, toutes voiles dehors, filait à peine trois nœuds. De gros nuages découpaient sur le fond verdâtre du ciel des montagnes fantastiques que les feux du couchant brodaient d'un orange éclatant. Une longue traînée de vapeurs, d'un violet foncé, immobile devant le disque du soleil, séparait ses traits en deux faisceaux de flèches lumineuses dont les unes s'élançaient au zénith et se noyaient dans l'immense azur, tandis qu'un rayon oblique trouant les bandes inférieures des nuées, rasait l'Océan depuis les dernières limites de l'horizon jusqu'à nos pieds, pailletant d'éblouissans éclairs les cimes des vagues. La mer houleuse, quoiqu'il y eût à peine assez de vent pour rider sa surface, jetait ça et là ses flots confusément, comme si elle ressentait le contre-coup d'une secousse lointaine. Nous voyions éclipoter, bondir, rouler ces lames scintillantes d'un reflet métallique ; les unes s'a-

vançaient gravement, coiffées d'un casque d'écume, pareilles à de grandes dames en paniers, la tête poudrée, traînant une queue majestueuse ; les autres, folâtres, murmurantes, rapides, ressemblaient à des grisettes rieuses qui trotillent en sautant les ruisseaux. Toutes ces vagues bondissaient gaîment dans le rayon lumineux pour attraper, qui un diadème de rubis, qui une aigrette de topazes. Par moment, nous apercevions à distance jaillir la poussière irisée que lance le souffleur par ses naseaux, et le poisson volant filer comme une flèche d'argent en effleurant la crête des flots.

Appuyé sur la lisse du navire, tout près Prudy, je lui parlais à voix basse ; parfois sa main tiède rencontrait la mienne ; un souffle de la brise soulevait une tresse de ses cheveux soyeux et on caressait mon front. J'oubliais l'univers, les haines des hommes, pour ne voir qu'elle et la divine nature resplendissante, dont le calme et l'harmonie semblaient nous dire : Aimez ! La passion qui brûlait dans mes regards inspirait aussi mes paroles, et, sans proférer le mot d'amour, tout en nous, autour de nous, le peignait, l'exprimait. Prudy, fascinée par les mystérieuses langueurs de cette heure sercine, enivrée de cette musique de l'âme qui remplissait son oreille, s'abandonnait insensiblement au charme. Elle souriait des divagations poétiques que m'inspirait le tableau déployé sous nos yeux ; soupirait, les yeux humides, aux rêves d'avenir que je bâlais pour elle, et auxquels je m'associais tacitement. Bientôt sa main retenue dans la mienne ne chercha plus à s'en détacher ; sa tête fléchit sur mon épaule, et sa voix éteinte put à peine me refuser le baiser que je dérobaï sans effort sur ses lèvres tremblantes. Il y avait tant d'abandon et de grâce ignorante dans cette pudeur vaincue que, plein d'un transport sincère, je jurai à Prudy de la chérir à jamais, de lui consacrer mes jours, et de me fixer, pour ne la plus quitter, aux abords de la Delaware. Ce nom, en révélant ses souvenirs, l'arracha à la fascination qui la subjuguait ; elle s'arracha de mes bras et me dit doulourement :

— Hélas, ami, oublies-tu que je suis mariée !

En effet, je l'avais complètement oublié, et elle aussi sans doute. Quoiqu'il en soit, ce mot fatal nous glaça tous deux. Prudy s'éloigna de moi et fut s'asseoir au pied du mât sur le bordage de la chaloupe, cachant dans ses mains son visage attristé. Au même instant, par un rapport étrange avec la mélancolie qui obscurcissait nos âmes, le globe ardent du soleil disparut à l'horizon, laissant l'espace plongé dans un morne crépuscule.

La partie du soir était déjà en pleine activité ; je voyais sous la suave clarté de la lampe suspendue au plafond du rouffe, les quatre têtes des joueurs penchées sur les cartes, animées de mouvemens divers. Nous étions seuls sur le pont ; je m'assis à côté de Prudy et m'efforçai de la distraire de ses idées sombres ; mais je m'aperçus alors que sa douleur était plus vive que je ne croyais, car elle pleurait. Une voix grave me fit lever les yeux ; je vis alors le mate debout, les bras croisés devant nous. Sa grande figure massive se dessinait comme celle d'un géant sur les teintes blafardes du ciel.

— Je savais bien que cela finirait par des larmes : je vous l'ai dit, ma fille, vous êtes sage en paroles, mais vous êtes faible de cœur : vos actions ne répondent point à ce que vous dites.

— Tu as bien raison, Gillian, répliqua Prudy en sanglotant, je suis une malheureuse plus coupable que beaucoup d'autres, car je sais

la vertu et je ne puis l'observer ; je connais le péché et j'y tombe ! Mon Dieu ! mon Dieu ! puisque vous me donniez le désir de suivre vos commandemens, pourquoi ne m'avez-vous pas aussi donné la force de les pratiquer.

— Chère Prudy, lui dis-je, pourquoi exagérer ainsi les peines de votre position ? Ne vous désespérez pas ; l'avenir nous offre souvent des ressources que nous ne pouvons prévoir ! Qui sait si votre mari existe encore ! Dans quelques jours vous serez rendue à votre père qui vous chérit, n'en doutez pas, et qui vous recevra les bras ouverts...

— Ou qui me maudira peut-être une seconde fois !... Et ne l'ai-je pas mérité ! Folle que je suis ! j'ai méconnu ses conseils, j'ai oublié sa tendresse pour n'écouter qu'un aveugle entraînement ; je l'ai pourtant expié par de bien durs repentirs !... Eh bien ! lorsque l'expérience devrait me servir de leçon, lorsque je devrais repousser tout engagement nouveau comme le poison de ma vie, voilà que je sens mon cœur rebelle prêt à triompher de mes résolutions !... Je suis bien malheureuse !

Ces paroles me remplirent d'une joie égoïste ; j'oubliais la douleur de la jeune femme, je n'entendais que son aveu.

— Tu conviens donc que tu m'aimes ! lui dis-je en couvrant sa main de baisers ; elle la retira vivement.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, les pauvres femmes ne sont-elles donc sur la terre que pour servir de jouet aux passions des hommes ! et faut-il encore que nous soyons complices par notre folie de leur insatiable égoïsme ! Ne comprends-tu donc pas que je ne puis aimer sans que ce soit une faute nouvelle ? que je suis toujours coupable envers quelqu'un !... mon père ou mon mari !

— Mais lui-même n'a-t-il pas le premier rompu vos liens ?

— Qu'importe ! s'il m'a trahie, ce n'est pas à moi de l'imiter.

— Ah ! vous l'aimez encore au fond, je le vois ?

— Le ciel m'est témoin que, même avant son lâche abandon, mon cœur n'avait plus une étincelle d'amour pour lui, mais le passé est un sévère enseignement ; désormais je veux être fidèle à mon devoir.

— Prudy ! lui dis-je avec emportement, cessez de fuir de votre passé une arme contre moi ; n'enveloppez pas tous les hommes dans vos injustes préventions. Je ne vous demande que de ne pas repousser la tendresse que je vous ai vouée ; le temps vous convaincra de sa sincérité... Puis, comme elle secouait la tête d'un air incrédule : mais que faire, mon Dieu ! pour vous persuader !... Gillian ! m'écriai-je, dites-lui donc que je l'aime à en perdre la tête !... que je veux lui consacrer mon existence, ne plus voir qu'elle au monde, ne vivre que pour la chérir uniquement ! Dites-le-lui, vous ; peut-être elle vous croira !

Le mate, qui nous écoutait avec une gravité triste, répondit :

Enfantillage que tout cela, mon jeune maître ; vous avez la fièvre en ce moment ; dans huit jours nous arriverons, dans quinze jours vous serez guéri. Ce n'est pas la peine que ma petite Prudy gagne votre maladie. Je vous crois honnête et sincère, mais ça passe vite chez les hommes, voyez-vous ! les femmes ne sont pas faites de même ; ça leur coûte plus cher, et elles oublient difficilement. Croyez-moi, soyez raisonnable, ne la tourmentez pas. Laissez la pauvre enfant retourner tranquillement chez son père ; elle y vivra en paix et heureuse. Elle

a déjà bien souffert ; voulez-vous qu'elle recommence ?

—Tu l'entends, me dit Prudy plus calme, il a raison ; je vois à ton silence que tu le sens toi-même. Allons, promets-moi de ne plus me dire ces mots qui me troublent. Sois digne, sois fort contre toi-même!... Elle s'arrêta comme si elle eût voulu dire : sois fort aussi pour moi. Mais elle se tut, et tendant la main avec un sourire :—Mais soyons toujours amis, n'est-ce pas ?

Je ne voulus pas comprendre tout ce qu'il y avait de tendre contradiction dans ces dernières paroles. Le lâche instinct de domination qui nous pousse sans cesse à abuser de la généreuse faiblesse des femmes, m'inspira cette brutale réponse.

—Non, dis-je en repoussant sa main, je ne veux pas de cette glaciale amitié ; j'en souffrirais mille fois plus que de votre indifférence. Vous repoussez mon amour après l'avoir excité, encouragé ; je ne serai pas le jouet d'une coquetterie calculée. Dussé-je en mourir de désespoir, je vous éviterai désormais ; je ne vous adresserai plus un mot... Adieu.

Je me levai en disant ces mots, et j'allais m'éloigner, lorsque je fus retenu fortement par la main de Gillian :

—Ce n'est pas bien ce que vous faites-là, jeune homme ! Vous agissez sans justice et sans bonté ; regardez-là !...

Prudy était toujours assise au pied du mât, le visage caché dans ses deux mains ; mais de violents sanglots ébranlaient tout son corps de saccades convulsives : elle étouffait !... Je me précipitai à genoux auprès d'elle :

—Pardon, lui criai-je ! mille fois pardon, chère Prudy ! Je suis un fou, un misérable ! As-tu pu croire que je pensais ce que je disais ?... Oui je serai ce que tu voudras : ton ami, ton défenseur, mais rien de plus !... Je te quitterai quand tu l'exigeras... Je ne te parlerai plus de cet amour qui t'offense... Mais dis que tu me pardonnes !

La jeune femme se tut longtemps ; enfin elle découvrit son visage trempé de deux sillons de larmes. Elles coulaient une à une le long de ses joues pâles comme des perles de cristal.

Elle me regarda fixement d'un regard inexprimable ; l'affoction, le doute, la résistance du devoir, la crainte de Dieu s'y peignaient à la fois. Enfin ce triste regard monta vers le ciel avec une douloureuse résignation ; elle joignit les mains et pria ! L'amour fut vaincu, mais cette prière même était pleine de lui !

Je la regardais en silence ; Gillian se signa dévotement, car les matelots sont pieux. Ce fut lui qui parla le premier ; ses yeux étaient restés attachés au zénith étoilé, vers lequel s'élevaient avec lenteur, du bord de l'horizon, une masse de nuées lourdes et noires.

—Mes enfans, dit-il, il faut mettre fin à ces inutiles émotions, n'amollissez pas votre courage ; vous en aurez bientôt besoin. J'ai grand-pour que la nuit ne soit mauvaise. Le vent halle du nord-ouest, et voilà des nuages de mauvais augure.

—Mais l'air est à peine agité, observa Prudy.

—Sans doute ; il fait à peine assez de brise à présent pour remplir ma casquette ; dans deux heures, il ventera à crever nos voisins.

—Pensez-vous donc que nous allons avoir une tempête !

—Voilà bien longtemps qu'elle tourne autour de nous ; l'inconstance, la mollesse de la brise depuis notre départ, nous présageaient un coup de vent ; c'est d'ailleurs l'é-

poque de l'équinoxe. Selon toute apparence, ce sera pour cette nuit.

Nous levâmes les yeux dans la direction du doigt de Gillian : l'avalanche des nuages grossissait à vue d'œil, elle embrassait l'horizon déjà enseveli dans les ténèbres, et les étoiles s'éteignaient rapidement une à une au-dessus de nos têtes.

—Il faut diminuer de voiles sur-le-champ, reprit Gillian ; allons, la nuit sera rude. Je vous recommande ma petite Prudy, mon brave gentleman ; soyez sage. Ayez-en bien soin, car je vais être trop occupé pour songer à elle.

Le mate nous tendit sa main calleuse, et après avoir secoué les nôtres avec sa gravité habituelle, il s'éloigna. Un instant après, nous l'entendîmes crier l'ordre de carguer les perroquets et de prendre deux ris dans les huniers. La température fraîchissait sensiblement, et des gouttes d'une pluie fine et glacée tamisèrent du sombre rideau qui progressivement cacha le ciel entier et nous enveloppa d'une obscurité profonde. La mer grossit rapidement, prit une teinte plombée, et le navire, roulant sous sa voilure rétrécie, commença à lutter avec effort contre les vagues qui répondaient sourdement à la grande voix de la tempête hurlant à l'horizon.

#### Etat de l'Irlande en 1845.

Depuis quelque temps, certains comtés de l'Irlande sont sous le coup d'une véritable terreur, et de meurtres multipliés y ont jeté une consternation profonde. Dans les comtés de Wicklow, de Fermanagh, de Cavan et de Leitrim, toute la population est en armes, et les partis sont dans un état d'exaspération sans bornes. Un de ces actes de féroce vengeance qui sont malheureusement si communs dans l'histoire de l'Irlande a surtout contribué à pousser cette irritation au plus haut degré. Le 23 du mois dernier, un juge du comté de Cavan, M. Bell, revenait du service divin à midi, en voiture découverte, avec ses deux enfans, et retournait à la campagne. Sur la route il rencontra un paysan qui marchait les bras croisés et en fumant sa pipe. Quand la voiture passa devant lui, cet homme se retourna tout à coup et tira un coup de pistolet sur M. Bell, qui, mortellement atteint à la tête, tomba et expira en murmurant : Dieu tout-puissant ! Le cheval effrayé s'emporta ; un des enfans tomba hors de la voiture, dont une des roues lui passa sur le bras. Pendant ce temps, le meurtrier, franchissant une haie, s'en alla lentement et tranquillement à travers les champs, en continuant de fumer. Plusieurs gens de la campagne passaient sur la route ; le frère de M. Bell, qui suivait dans une autre voiture avec sa femme, étant presque paralytique, n'avait pu poursuivre l'assassin. Sa femme le montra aux gens qui passaient, en leur disant : Voilà le meurtrier ; au nom du ciel, arrêtez-le ! Mais ils firent comme s'ils n'entendaient pas ; et dans la foule qui s'amassait autour du corps, il ne se trouva pas un seul homme qui osât se faire l'instrument de la justice. Car il en est toujours ainsi en Irlande dans des cas semblables. Le peuple sait que le meurtrier ne fait qu'exécuter une sentence secrète et terrible ; que souvent même il accomplit une vengeance qui ne lui est point personnelle, et qu'il n'est pour ainsi dire que le bras désigné pour frapper. Arrêter dans son cours implacable cette affreuse justice, c'est attirer sur soi-même un arrêt de proscription. C'est pourquoi nul n'essaie d'entraver les arrêts de cette loi qu'on a appelée la loi agraire, *agrarian law*.

Ce meurtre que nous venons de raconter, commis un dimanche sur la grande route, en plein soleil, a provoqué un redoublement d'irritation entre les partis. M. Bell était un des chefs des orangistes. Le jour même, le mot d'ordre a été donné à tous les gens de son parti. Transmis de village en village, de ferme en ferme, par des courriers qui se le passent successivement, le signal d'alarme peut généralement parcourir cinq ou six milles en deux ou trois heures. Plusieurs centaines d'orangistes se mirent à battre les bois et la campagne, à la recherche du meurtrier, mais inutilement ; il était sans doute déjà dans un autre comté, d'où il n'avait plus qu'à passer dans le sud pour être à l'abri des poursuites. Un *meeting* solennel des protestans eut lieu ensuite à la maison du mort. Près de trois mille hommes s'y rendirent, tous en armes, proférant des sermens de vengeance et de représailles contre les prêtres catholiques. Le convoi traversa la campagne avec ce menaçant cortège, et la présence d'un fort détachement de la troupe empêcha seule des collisions sanglantes.

Tous les rapports qui viennent de l'Irlande font une peinture des plus alarmantes de l'état des esprits. Les magistrats du comté de Cavan se sont réunis et ont adressé au lord lieutenant une requête dans laquelle ils exposent l'imminence d'une révolte ouverte de la population protestante, si la loi ne la protège pas plus efficacement. Après avoir signalé les vols, les incendies, les assassinats qui ravagent le comté, les avertissemens menaçans que reçoivent les propriétaires, et le redoublement d'indignation causé par le meurtre de leur malheureux confrère, ils insistent sur l'insuffisance des lois existantes. Ils représentent que presque toujours les meurtres sont commis par des étrangers ; par des émissaires venus d'autres parties du pays ; ils demandent que les magistrats aient le pouvoir de faire fouiller les maisons soupçonnées de servir d'asile à ces intrus ; que des renforts de troupes soient mis en garnison dans un certain nombre de localités ; ils réclament encore quelques autres mesures, et ils terminent ainsi :

« Nous ne pouvons finir sans exprimer à V. E. de la manière la plus claire, notre conviction bien arrêtée que ce comté est dans l'état le plus périlleux. Les protestans des classes inférieures sont des gens ardens et énergiques, et voyant les crimes atroces qui ont été commis dans ces derniers temps, et dont ils ont presque exclusivement été les seules victimes, voyant aussi que les coupables ont tous échappé impunément à la justice, ils sont arrivés à croire qu'ils ne sont pas suffisamment protégés par le gouvernement, et qu'ils ne doivent plus compter que sur eux-mêmes pour la défense de leur vie et de leurs propriétés. Dans cet état des esprits, un accident imprévu peut amener les plus désastreuses conséquences. »

En même temps que cette Adresse était présentée au lord lieutenant d'Irlande, des interpellations étaient faites sur le même sujet dans la Chambre des Communes au ministre de l'intérieur. Sir James Graham a répondu que le gouvernement n'avait point l'intention de demander aucuns pouvoirs extraordinaires, et considérait les lois actuelles comme suffisantes pour protéger la sécurité des citoyens. Il eût peut-être été plus juste de dire que des lois exceptionnelles ne seraient pas plus efficaces que les lois ordinaires pour remédier à un état de choses qui est hors de l'atteinte de la législature. Sir James Graham a dit avec plus de raison que ces crimes systématiques n'avaient leur source ni dans la religion ni dans la politique. Et cela est malheureusement vrai. Malheureusement, disons-nous, car s'ils avaient des causes politi-

ques ou religieuses, on saurait où les atteindre, où les saisir ; mais ils proviennent d'un mal bien plus profond, bien plus irremédiable. Ce n'est pas une guerre civile, une guerre entre catholiques et protestants qui épouvante et dévaste l'Irlande ; c'est véritablement une guerre sociale, c'est la lutte sauvage du pauvre contre le riche, de celui qui n'a rien contre celui qui a quelque chose. C'est en vain qu'on essaie de couvrir du manteau des discussions politiques et religieuses cette plaie redoutable ; c'est de la dissimulation ou de l'aveuglement volontaire. La sentence mystérieuse portée dans les conseils des sociétés secrètes tombe sur la tête des catholiques comme sur celle des protestants. Les évêques catholiques ont excommunié du haut des chaires ces confédérations ténébreuses ; O'Connell, il faut lui rendre cette justice, leur a fait une guerre infatigable ; mais leur voix, ailleurs si puissante, prêche ici dans le désert. L'invisible réseau continue de s'étendre sur toute la surface de l'Irlande, et les sociétés secrètes, en changeant de nom, ne changent ni de lois ni de mœurs. Aujourd'hui, ce sont les *Molly-Maguires* ; autrefois c'étaient les Enfants-Blancs, ou les Enfants-d'Acier, ou les Enfants-de-Chêne, ou les Enfants-du-Droit, ou les Pieds-Blancs, ou les Pieds-Noirs, ou les Rockites. Il y a deux ans, nous avons vu en Angleterre, dans le pays de Galles, les *Filles de Rebecca* donner au monde le spectacle d'une nouvelle Jaquerie ; mais la croisade que ces héros barbouillés de charbon avaient entreprise contre les barrières et le soc, pâlit devant la guerre terrible que le prolétaire irlandais a déclarée à la propriété. Le code sanglant des *Whiteboys* est encore la loi des *Molly-Maguires*. Le propriétaire qui veut renvoyer un fermier ou élever le prix du fermage trouve cloué sur sa porte ou reçoit par la fenêtre un avertissement orné d'emblèmes de mort ; et s'il persiste à exercer ses droits, des figures sinistres et inconnuës rôderont autour de sa demeure, le suivront sur les routes, dans les champs, partout, et un jour il tombera frappé par une main inconnue ; et le meurtrier s'éloignera tranquillement, en vue de la foule qui n'osera pas, qui ne voudra pas mettre la main sur lui ; il trouvera un asile dans la chaumière où le pauvre l'accueillera, quelquefois par terreur, mais plus souvent encore par devoir, comme l'instrument d'une légitime vengeance et l'exécuteur du droit naturel.

En présence de pareils maux, que peut la législation ? Elle ne peut qu'agir lentement, par degrés, pour essayer d'adoucir, sinon de guérir, les plaies profondes causées par une tyrannie et une anarchie séculaires. Les hommes qui font les lois avouent eux-mêmes publiquement leur impuissance. L'autre jour, on discutait dans la Chambre des Lords le bill de Maynooth, et l'évêque de Londres, qui combattait le bill, entendait dire de toutes parts : " Il faut pourtant bien faire quelque chose, et l'Irlande ne peut rester comme elle est," répondait :

" Je comprends l'embarras de ceux qui gouvernent, quand ils regardent la carte de l'Irlande. Comment ce pays doit être gouverné, je l'ignore. J'avoue que je ne vois point quel système de gouvernement on peut lui appliquer... Mais ce que je puis dire, c'est qu'il ne faut jamais, pour aucune considération politique, faire ce qui est clairement le mal en principe. Faites de votre mieux pour découvrir le bien ; accomplissez-le honnêtement et sans crainte, et laissez au maître suprême des événements, qui, selon sa divine parole, regardera d'un oeil favorable la nation qui maintiendra sa vérité.

Ces principes sont certainement excellents en eux-mêmes, mais la Providence aime que

les hommes ne se reposent pas entièrement sur elle. En attendant qu'on ait trouvé un système pour la gouverner, l'Irlande devient de plus en plus la proie du désordre. Aujourd'hui même nous voyons dans tous les journaux anglais qu'il y a eu dans le comté de Cork une collision sanglante entre les paysans et la police ; qu'il a fallu en venir à l'usage des armes à feu, et que huit hommes sont restés sur la place.

### Tendance envahissante des Etats-Unis d'Amérique.

Il semble que le Mexique ait à cœur de légitimer les vues ambitieuses des Etats-Unis et cet esprit de conquête qui se révèle par l'incorporation désormais infiniment probable du Texas. On sait quelles démonstrations sauvages ont accueilli, au milieu d'une échauffourée à laquelle personne ne s'attendait, la légation française à Mexico. Ce sont tous les jours des incidens du même genre envers toutes les nations européennes indistinctement. Les populations de ces belles contrées se mettent ainsi de la façon la plus manifeste en dehors de la civilisation. On avait au Mexique, du temps de Montezuma, que la personne d'un ambassadeur est sacrée ; les Mexicains de 1845 l'ont oublié. Le gouvernement actuel du Mexique, il est vrai, n'est pour rien dans ces méfaits ; mais les pouvoirs publics n'ont plus au Mexique qu'une existence nominale : on ne sait plus ce que c'est que la loi. Il n'y a plus de nationalité mexicaine ; il ne reste que des peuplades barbares juxtaposées les unes aux autres, mais sans aucun lien réel. Tous les projets des Américains du Nord, quelque inouïs qu'ils soient, se trouvent ainsi justifiés. Pourquoi, en effet, des régions aussi fertiles, aussi spacieuses, aussi admirablement situées entre les deux Océans, continueraient-elles d'appartenir à des hommes indignes de les posséder, incapables de les utiliser, chez lesquels les plus simples notions du droit des gens ont disparu, parmi lesquels tout ce qui compose la civilisation va s'effaçant de jour en jour ? L'autorité immorale et arrogante de Santa-Anna, qui avait érigé la dilapidation en système, a succombé. Mais après lui il ne s'est présenté aucune main ferme pour s'emparer des rênes du gouvernement. Ainsi tout va à l'aventure ; tout tombe en dissolution, et jusqu'à présent le renversement de Santa-Anna ne paraît avoir d'autre effet que d'accélérer le mouvement de décadence, quoique les hommes qui l'ont renvoyé paraissent incomparablement mieux intentionnés, plus scrupuleux et plus honnêtes.

Cette situation est connue aux Etats-Unis. Aussi voit-on cette démocratie audacieuse et insatiable s'exalter tous les jours, jeter le masque et révéler à la clarté du jour ses plans d'agrandissement. C'est devenu un axiome dans l'Union américaine que l'Amérique du Nord tout entière, jusqu'à Panama, appartient de droit naturel et de toute éternité à la race anglo-saxonne, et qu'il ne s'agit plus que de la découper en Etats dont les délégués viendront siéger dans les deux Chambres du Congrès à Washington. Il est convenu de dire qu'en s'emparant du Texas les Etats-Unis reprennent leur bien. Une insurrection dont on ignore encore les résultats définitifs a chassé les autorités mexicaines de la Californie. Il est hors de doute qu'elle a été provoquée par des citoyens des Etats-Unis, et qu'elle s'est faite au profit de l'Union ; c'est une manière d'élargir le territoire de l'Orégon sur la mer Pacifique et de s'approprier l'un des premiers ports de l'Univers, celui de San-

Francisco. Une fois maîtres du Texas et de la Californie, les Anglo-Américains pèseront sur la frontière mexicaine d'un océan à l'autre, dans toute la largeur du continent. La conséquence est facile à prévoir. Il ne faudra peut-être pas dix années des efforts de cette population énergique, active, impatiente, pour que Mexico, Guanaxoto, la Puebla, Valladolid, Queretaro, Zacatecas, la Vera-Cruz, Oaxaca, soient devenues les capitales d'autant d'Etats organisés à l'américaine et dépendant de l'Union, à moins que celle-ci ne soit elle-même coupée en deux ; et, c'est triste à dire, cet envahissement n'aurait rien dont les amis de l'humanité ne fussent s'applaudir, malgré la juste réprobation qui s'attache à l'esprit de conquête, puisqu'il aurait pour effet de rétablir l'ordre, de fonder un régime régulier, de restaurer la civilisation dans une des plus belles parties du globe, dont les habitans actuels, de plus en plus étrangers aux lumières et à tous les principes, retournent visiblement vers la barbarie : il n'y aurait, disons-nous, qu'à s'en applaudir si les Anglo-Américains n'apportaient avec eux l'odieuse institution de l'esclavage, et si jusqu'à ce jour leur contact n'avait été mortel à la race rouge qui au Mexique forme plus de la moitié de la population.

Dans son ardeur de conquêtes, la multitude, aux Etats-Unis, ne se contente pas d'afficher les projets les plus audacieux sur le Mexique. On parle de réannexer la Nouvelle-Ecosse à l'Union, et de reprendre le Canada, comme si jamais on l'avait possédé. Des pétitions dans ce sens ont été adressées au Congrès. On conçoit que ce n'est pas sérieux. C'en est, en effet, que de ridicules boutades dont le ministre anglais à Washington n'a pas dû s'émeouvoir, et dont le secrétaire d'Etat de l'Union dans ses conférences avec lui, aura assurément fait bon marché. Mais ce qui se passe pour l'Orégon est autrement grave. On ne se borne plus à parler ou à pétitionner, on agit. De hardis pionniers vont par bandes s'y établir. La diplomatie ensuite s'arrangera comme elle le pourra. C'est un voyage de mille lieues par terre, mille lieues à faire sans rencontrer d'habitations, mille lieues dans des déserts souvent affreux, et semblables au Sahara lui-même ; mille lieues dans un pays fréquemment hérissé de montagnes, coupé par des fleuves profonds. Peu importe à ces hommes intrépides et aventureux. Ils quittent les admirables terres qui abondent dans la vallée de l'Ohio et de la Wabash ou sur les bords des grands lacs du Nord. Ils se mettent en campagne avec leurs femmes et leurs enfans. Vainement on leur représente que le territoire de l'Orégon a peu de terres fertiles, quo ce qu'ils abandonnent vaut dix fois ce qu'ils retrouveront après tant de fatigues. Dans leur humeur conquérante, ils ne veulent entendre à rien. C'est une manie, une fièvre. Le rendez-vous général des émigrans a été donné à Indépendance, ville située sur l'extrême frontière de l'Etat du Missouri, qui, comme on sait, est tout entier au delà du Mississippi. On part de là par troupes de cent cinquante à deux cents, emportant des vivres, et emmenant des troupeaux de toute sorte, des bœufs de labour ou de trait, des chevaux, des mules, des taureaux et des génisses, des moutons et des porcs. On est armé, enrégimenté, sous l'autorité de chefs renommés par leur bravoure. Dans les montagnes, des passes praticables pour les charrettes ont été découvertes ; c'est par là qu'on se dirige. L'*Expositor*, l'un des journaux qui se publient à Indépendance, disait dans un numéro du commencement de mai, qui nous est parvenu :

" Au moment même où nous écrivons ces lignes, ce sont de nouvelles files de charriots qui arrivent,

et les nouveaux venus sont salués par les cris de joie des émigrants déjà réunis ici. Tous ont l'air d'aller à une fête. Cette foule ne manque de rien : il s'y trouve une grande quantité d'hommes aisés, versés dans l'agriculture. En regardant défilier un convoi, nous avons remarqué dans l'un des chariots une jeune femme charmante qui y faisait tranquillement des ouvrages d'aiguille, comme si elle eût été dans son salon à Boston. Le chariot était garni d'un tapis ; il y avait des sièges commodes, un bureau avec une glace ; c'était un vrai boudoir portatif. Chaque chariot est traîné par six à huit bœufs de grande taille. Les conducteurs ressemblent à des géants ; ce sont des hommes de six pieds, membrés en proportion de cette hauteur. Le nombre des émigrants déjà rassemblés est de deux à trois mille.

Puisque c'est un parti pris parmi les pionniers des États-Unis d'envahir le territoire de l'Orégon, en dépit des négociations, afin de pouvoir répondre aux Anglais que possession vaut titre, un entrepreneur, M. Whitney, a conçu un projet qui y verserait des flots de population, mais dont la dépense serait un peu forte. Il propose de construire un chemin de fer depuis le lac Michigan, qui est aujourd'hui d'un accès facile, à partir de New-York ou de Boston, jusqu'à l'embouchure de la rivière Columbin, qui baigne le territoire de l'Orégon. La distance est de 3,500 kilomètres. La dépense est estimée à 50 millions de dollars (270 millions de fr.), somme bien modérée, car on aurait à traverser la haute chaîne des Montagnes-Rocheuses, qui égale les Alpes. Mais M. Whitney offre de se charger de tout, à la seule condition d'une concession de terres. Il demande une largeur de 60 milles (97 kilomètres) tout le long de la ligne dans le désert, pour toute rémunération, s'engageant, en retour, à faire gratis le service des dépêches, le transport des troupes et des munitions de guerre. Il fait remarquer qu'à la faveur de ce chemin de fer, et moyennant des navires à vapeur sur l'Océan Pacifique, de New-York au port chinois d'Amoy, celui des cinq ports qui est le mieux placé pour les approvisionnements en thé et en soie, il n'y aurait plus qu'un trajet de 10,000 kilom. qu'on ferait en un mois, tandis qu'aujourd'hui on doublant le cap Horn, c'est une distance près de 27,000 kilom., qu'on met trois mois et demi ou quatre mois à parcourir. Le Mémoire de M. Whitney a été présenté au Congrès, qui sans doute ne le prendra point en considération. Nous citons ce projet cependant non seulement parce que c'est un trait de mœurs tout à fait caractéristique, mais encore parce qu'il indique à quel point l'idée de se jeter sur l'Orégon est populaire aux États-Unis. Dans quelles proportions, en effet, ne faut-il pas que les populations soient prêtes à s'y ruer, pour qu'un spéculateur qui passe pour un homme sérieux ait formé un pareil dessein ?

De ce qui se passe aux États-Unis, une conclusion ressort qui est bonne à signaler partout, même en France, et qui rendrait l'Opposition plus sage, si elle avait le bon esprit d'en faire son profit. Non seulement au sujet du Texas, mais à l'occasion de l'Orégon, de grands embarras peuvent surgir de tous ces incidents pour le cabinet de Washington. Au fond du cœur on déplore à Washington la folie avec laquelle les citoyens se jettent sur l'Orégon ; mais le parti dominant et le Président actuel ont-ils qualité pour admonester les populations et les retenir dans leur émigration insensée, eux qui ont mis à la mode la doctrine de la domination universelle des États-Unis dans le Nouveau-Monde, eux qui n'ont réussi, lors de l'élection dernière, qu'en agitant parmi la multitude les idées de conquête au point de causer dans le pays un vé-

ritable délire ? C'est qu'il n'y a de succès digne d'envie que celui qu'on obtient en restant fidèle aux principes. Les victoires qu'on remporte en caressant ou en déchainant les folles passions du grand nombre ont toujours un cruel lendemain.

#### OUVERTURE

### de l'Hippodrome de Paris.

Juillet 1845.

Tout au bout des Champs-Élysées, quand vous avez franchi ce vaste espace des fêtes, de la promenade, des élégantes oisivetés de chaque jour, plus loin que le bal Mabille, qui se cache dans son ombre coquette et profane, plus loin que le Cirque-Olympique, humilié et chagrin de sa défnite, vingt pas au delà de la barrière de l'Étoile, soudain, par enchantement, d'un coup de baguette, s'est élevé un immense amphithéâtre grand !... comme la moitié du Champ-de-Mars ! Aujourd'hui, à trois heures, cet immense amphithéâtre s'ouvrait au peuple de Paris. Vous avez vu par un éclatant soleil, l'amphithéâtre de Nîmes, ces hautes pierres solennelles, ces gradins qui montent jusqu'au ciel, ces bouches béantes qui servaient d'issues à la foule des maîtres du monde ; tout au bas, le gradin des sénateurs et des hommes consulaires, gradin abrité contre l'orage et contre le soleil ; tout là-haut, très reconnaissable à ses armes parlantes, le gradin des courtisanes, placé entre le ciel et la terre, afin que chacun les pût voir dans leur plus galant et leur plus magnifique appareil. Eh bien ! cette ruine d'un grand spectacle à l'usage d'un grand peuple, nous en avons l'ombre aujourd'hui. Cet hippodrome de bois et de carton, étincelant de mille couleurs, plein d'air, d'espace, de soleil, de caprices, est une image lointaine de ces édifices impérissables que s'élevait à lui-même le peuple éternel. A chacun ses arènes ! Les Romains les voulaient en marbre et en pierres de taille ; nous autres nous sommes moins solennels dans nos jeux, et pourvu que nous ayons beaucoup d'espace, d'ombre, de lumière, un beau peuple tout paré, de vieux arbres à l'épaisse verdure, une musique sonore, des émotions faciles ; pourvu que nous soyons bien assis, en bonne compagnie et pour très peu d'argent, après nous le déluge, nous sommes contents ! et Messieurs, nos petits-neveux se bâtiront des arènes comme ils l'entendront.

Figurez-vous un cirque, immons vingt fois le Cirque des Champs-Élysées. On entre par cinq ou six portes, et chacune de ces portes en la prendrait pour la porte Saint-Denis. A peine entrée la foule se répand sur ces gradins sans nombre, et c'est déjà pour elle un spectacle de se voir, de s'entendre, de s'applaudir. Tout à coup les fanfares se font entendre et le spectacle commence. Pour cette fois vous avez de vrais hommes, de vrais chevaux, de vraies amazones, un vaste champ, un vrai *laisser-courir* ! Il ne s'agit plus de virer et de tourner sur soi-même au petit trot d'un bonhomme de cheval poussif, c'est maintenant, au contraire, qu'il faut avoir du souffle, et du feu et du cœur, frapper du pied la terre, et dire : *Allons !* comme le cheval de Job ; chacun pour soi et l'espace pour tous. Les six amazones commencent la fête, et elles vont au grandissime galop, chacune irritée de la victoire promise. On parie pour, on parie contre, et cependant, rapides et légères, elles dévorent l'espace ; c'est un Chantilly animé, sérieux et pourtant féminin. On les voit, on ne les voit plus, rien ne les arrête, donc on ne craint rien pour elles.—Viennent les hom-

mes à leur tour, et figurez-vous un vrai Champ-de-Mars ; la casquette bleue ou la toque rouge, la veste émeraude ou la veste amarante. Là aussi la victoire ne dépend que d'une demi-tête de cheval.

Les amazones évanouies, arrivent les va-nu-pieds de l'arène qui se disputent le prix de la course à pied. C'est de l'antiquité tout pure ; mais, véridique historien, nous devons dire que les Grecs assemblés auraient sifflé ces lourdauds essouffés au premier bond. Qui ? ces hommes-là des coureurs ? Ces braves gens qui veulent courir sur les traces d'Atalante, de Camille, ou d'Achille aux *pièds légers* ? Pas un d'eux n'eût apporté en pleine Athènes et tout d'une traite, l'immense nouvelle que la Grèce avait vaincu à Marathon.—« Nous sommes vainqueurs ! »—Il expire. Il avait marché plus vite que l'aigle ne vole dans le ciel !—Ou bien ce galant coureur du comte d'Artois, leste comme le bel Aristée, la tête ornée de plumes, la canne à pomme d'argent, les bas de soie aux deux jambes, la boucle d'or au soulier et les poches remplies de billets doux. Celui-là venait de Versailles à Paris en moins de cinquante minutes ; il eût battu le chemin de fer par-dessous la jambe. Voilà des coureurs ! Mais ces braves gens que vous nous montrez, les écoliers de *Louis-le-Grand* n'en voudraient pas pour faire une partie de barres !—Heureusement nos lutteurs s'arrêtent, n'en pouvant plus ; et soudain voilà des Arabes et des Bedouins de la plus fringante espèce qui s'abandonnent à toutes leurs fantaisies. N'y regardez pas de si près, ce sont des Bedouins de Decamps ; ils montent de sougueux petits chevaux qui bondissent comme des collines, ils arrivent bride abattue laissant leur coursier obéir au vent qui l'emporte. Voici à coup sûr le terrible Abdel-Kader, reconnaissable à son horrible grimace et menaçant le ciel de son panache ; il va comme la tempête, il est suivi de ses éclairs ! Ces Africains, ce sont des singes ! Troupe équestre par excellence ; il a fallu bien des coups de cravache et bien des morceaux de sucre pour arriver à ce résultat incroyable d'une pareille cavale. Que d'éclats de rire ! que de bonnes grimaces ! que de gaité !

Ceux-là partis, l'arène se hérissé de broussailles ; les difficultés et les haies surgissent de toutes parts.—Voilà la course des haies ! Pour disputer le prix de la course, se présentent six jeunes femmes très sveltes, très animées, et elles y vont de grand cœur. Au galop donc ! Et les haies sont franchies, et l'espace est vaincu, et ces belles robes flottantes, ces belles couleurs variées, ces chevaux, artistement détachés, ces écharpes, ces jupes brûlantes, ces regards animés, ces têtes échevelées, ces bonnets foulés aux pieds, toute cette cohue animée, vivante, réelle, nous rappellent les grandes émulations du Bas-Empire : —La faction des bleus, la faction des verts.— A l'Hippodrome, c'est la faction des blanches qui l'emporte. *Evoe !* Et si elle a le prix, c'est que la jeune femme l'a bien gagné !

Que nous aurions voulu voir dans ce vaste espace, libre de s'abandonner à ses inspirations et de pousser son cheval en avant, cette belle Caroline du Cirque-Olympique ! le roi des amazones, la reine des écuyers ! Avec quelle joie elle eût franchi l'espace ! avec quel enthousiasme elle eût conduit *Rutler* ou *Piarella* au but lointain ! En effet, un beau cheval bien monté, et mené haut la main dans cette vaste arène, sera toujours l'épisode le plus applaudi et le plus digne de louange ; c'est là, au reste, le mérite de ces nouveaux exercices, presque tout ce qu'on y fait est vrai, et ce qui n'est pas vrai y devient impossible, tout cela paraît faux, puéril, mesquin.

La meute par exemple et la chasse à courre, cela sent la comédie, et comme on ne s'attend pas à une comédie, l'effet est manqué. Au rond-point de la forêt absente, des chasseurs se sont donné rendez-vous : ils arrivent à la pointe du jour ; les chasseurs et les dames portent de beaux costumes de fantaisie. Bientôt un des piqueurs se détache et court annoncer qu'il est sur les traces de la bête ; j'ai bien peur que cela ne s'appelle *le débouché* ou de quelque autre nom barbare. Tout d'un coup, au son des trompes, vous voyez déboucher—va pour déboucher !—un honnête petit cerf qui aurait pu être un cerf dix cors ; mais comme avant-hier le pauvre animal a eu la fantaisie d'aller se promener dans le bois de Boulogne, il est tombé entre des mains maladroites, et il en est revenu avec son bois à demi rompu. Bref, notre cerf, qui sait très bien qu'il n'a pas de grands dangers à courir, s'en va au pas et la canne à la main, poursuivi ou plutôt suivi à distance par d'ignobles chiens empruntés à tous les portiers d'alentour. Non, vous n'avez jamais vu de caniches plus mal tondues, de barbets plus crottés, de caniches plus poussifs. Je crois même qu'un digne carlin, race heureusement perdue, s'était glissé dans cette meute d'antichambre. Le cerf courait, les chiens jappaient, les amazones suivaient ; Azor et Thibé tiraient une horrible langue, Bichon faisait sa petite déclaration à Zémire, Pluton s'arrêtait sans vergogne, puis le cerf est rentré dans la forêt, c'est-à-dire dans l'écurie. Alors est venue la curée. C'est une horrible cérémonie, cette curée. On apporte sur une civière l'image d'un cerf éventré. Sous cette espèce de peau sont placées des viandes que ces bêtes affamées se disputent en hurlant sur tous les tons. Puis on lâche toute cette gent canine, et nos chasseurs se jettent sur tout ce hachis.—Faites disparaître au plutôt cette horrible cuisine, et s'il vous faut absolument une cérémonie de grand veneur, présentez le pied de la biche à Mlle. Gabrielle sur un plat d'argent, et renvoyez messieurs vos chiens à leur chenil.

*Les jeux de la 4e olympiade !* Pourquoi la quatrième ? Nous n'avons pas le temps d'éclaircir ce point mémorable de l'histoire. Toujours est-il que ces olympiques de la quatrième classe sont des coureurs de première force. Ils vont chacun sur deux chevaux, et puis les voilà qui s'emportent à fond de train jusqu'à la borne brulante qu'il s'agit d'éviter. Vous n'avez rien vu de pareil dans notre vieux Cirque des Champs-Élysées et de la 1re olympiade ; nos coureurs d'Hippodrome courent pour tout de bon, ils courent parce qu'on les regarde, et ensuite parce qu'au bout de la carrière, un vrai prix est décerné au vainqueur, argent comptant. Puis vient la course des chars ; c'est le char romain, le char antique et sans ressorts, assis sur ses deux roues uniques ; faites-moi trainer cela par deux coursiers vigoureux et vous m'en direz de bonnes nouvelles. Ce qui manque à cette course, c'est que l'arène n'est pas assez large pour que les trois chars puissent courir de front. *Sunt quos curriculo, etc.*, mais tout amusante que peut être une pareille course, il est pour le moins aussi amusant de la regarder.

Est venu ensuite, monté sur un admirable cheval, ô ciel ! en croirai-je mes yeux ? le vieux Pluvinel ! C'est bien lui ! je le reconnais à sa pose solennelle, à son maintien ferme et sérieux, à cette belle et grande tenue à la française, digne des beaux jours de Fontainebleau et de Saint-Germain. C'est lui-même, le grand Pluvinel, le maître de toute notre armée de cavalerie, qui a mis à cheval tant de rois, tant de princes, tant de

pages espiègles, tant de belles dames châtelaines, tant de vaillans capitaines. . . ou bien si ce n'est pas le vieux Pluvinel, c'est aussi bien que lui peut-être, c'est Franconi 1er, Laurent Franconi, l'homme équestre que M. de Talleyrand proposa un jour pour en faire un roi de France.—Vous voulez, disait-il, un roi qui monte à cheval ?—Eh bien, prenez Franconi !

Laurent Franconi est un beau vieillard de soixante-douze ans ; il est plein de vigueur, d'énergie, de jeunesse ; il monte un merveilleux cheval, et ce cheval, obéissant autant que *Partisan* lui-même, s'accommode à toutes les volontés de son maître. Toutes les malices de la nouvelle école, Laurent Franconi les accomplit avec une grâce parfaite. Lui aussi, il pèse sur son cheval de la façon la plus légère, il commande d'un geste imperceptible aux moindres mouvemens de ce bel animal : Fanny Elssler n'exécute pas des pointes plus légères et plus difficiles, Carlotta Grisi ne valse pas avec plus de grâce. L'instant d'après le vieux maître se montre de plus belle, il se souvient que l'instinct est un don du ciel tout comme la raison, et il abandonne son cheval à ses nobles instincts. Le succès du hardi vieillard a été unanime, irrésistible ; la vieille école a triomphé à toute vapeur. Puis, son œuvre accomplie, Franconi 1er, a pris congé de son peuple ; le fier cheval marchant à reculons.

Ainsi nous avons franchi d'un bond tout l'espace qui nous sépare de l'année du couronnement du cerf Coco.

La fête équestre s'est terminée par une amusante course de chevaux en liberté. A la même époque, chaque année, à Rome, cette course des Barberi est une grande joie ; on les lâche dans la ville, et puis c'est un sauve-qui-peut général. Caché dans la foule, plus d'un intéressé à ces courses encourage par de bonnes paroles et souvent par quelque bon coup de houssine bien appliquée, ce qui ne gêne rien à la vivacité des courses. A peine le but est-il atteint, soudain le nom du vainqueur se répand dans la ville.—Nous avons vu aujourd'hui même toutes ces joies ; un cheval gris et un cheval bai-brun se sont disputé loyalement ; la palme triomphante, c'est cheval gris qui l'a gagnée, et apprenez cela, couronnés de l'Académie ! le cheval gris n'en paraissait pas plus fier.

Voilà cette nouvelle conquête ajoutée aux plaisirs de cette heureuse et grande cité si riche, si peuplée, si remplie d'heureux loisirs ; loisirs que la paix nous a faits et dont chacun profite au gré de son ambition ou de son caprice. Plus de quinze mille personnes se tenaient à l'aise dans cette vaste enceinte de trois cent cinquante pieds de longueur ; chacun était à l'aise, chacun avait sa place au soleil : bourgeois, grands seigneurs, peuple, enfans, vieillards, la foule des riches et des oisifs, assistaient pêle-mêle à ces joîtes inoffensives.—Mais, juste ciel ! non ! il n'y a pas d'égalité en ce monde ! — au dessus de cette foule attentive, au dessus de ces têtes animées, se tenait, debout et calme, un gamin de Paris ! Ce gamin était placé sur les sublimes hauteurs dont parle le poète dans son invocation à *Mécène, sublimi seriam sidera vertice !* Et quelle stalle plus magnifique et mieux faite pour contempler les plus grands spectacles ! Et quelle loge royale fut jamais plus élevée, plus aérée, plus splendide, plus chargée de trophées, de batailles, de hauts faits, de renommées excellentes ! Sonnez, fanfares, votre bruit n'atteindra pas à ces hauteurs ! Battez, tambours, le spectacle et l'attention de là-haut ne seront pas troublés ! — Ce gamin de Paris, qui n'a pas payé

sa place, qui foule aux pieds tout ce peuple qui lui sert de spectacle. . . eh donc ! où voulez-vous qu'il ait pris, son parterre, sinon sur l'Arc-de-Triomphe, bâti tout exprès pour servir de piédestal à ce bambin qui se fait un siège commode même de la gloire de l'Empereur.

JULES JANIN.

### L'enfant qui dort.

Dors, ma petite, dors, ton sommeil est doux et ton souf fle est léger.

Les esprits célestes, sous un voile mystérieux, entourent ton berceau ; ils admirent tes grâces enfantines ; ils contemplent ton innocence et rendent hommage à l'œuvre de Dieu.

Ange sur la terre, tu respiras leur haleine délicieuse qui te nourrit, plus pure que l'encre qui s'élève en tribut vers l'éternel séjour, pure comme ton cœur.

Ta petite ame est sans inquiétude.—Elle jouit dans sa perfection ; les frivolités bruyantes et les tristes dégoûts qui poursuivent le monde, n'en troublent point le calme et l'affreux cauchemar que fait naître une conscience agitée, ne fatigue point tes sens assoupis.

Demain, dès l'aube matinale, quand Flore se parera de ses plus vives couleurs, quand la fleur du parterre, parfumée des larmes de l'aurore, sourira à la nature, toi, tu souriras à ta mère.

Quand l'oiseau du bocage, aux premiers rayons du soleil, laissera son nid amoureux, et par sa chanson joyeuse, saluera le créateur, en bényant le doux nom de mère, tu me saluerras.

Tu seras belle, belle comme le lys dans toute sa blancheur, et la rose pudique qui orne un sein virginal n'aura point ton éclat.

O je t'aimerai ;—dans les transports de ma joie, je recevrai tes caresses—je te presserai contre mon cœur, ce cœur maternel qui bat si fortement pour l'objet précieux que le ciel m'a confié, le fruit de mon amour, la force et la sainteté de mon union.

Bientôt, cédant à tes caprices naissans, tu voudras trainer tes membres faibles encore ;—qui te supportera dans ta marche timide, qui te suivra dans tes petits voyages, autour de ton berceau ? Ta mère.

Puis tu vas courir de chambre en chambre ; une poupée, un hochet feront tes amusements ;—qui t'apprendra à parer l'une, à te servir de l'autre, qui se mêlera à tes jeux innocents et te consolera de tes peines légères ? Ta mère.

Qui va t'enseigner à prier le bon Dieu, à lui demander du pain, à craindre ses jugemens ? Ta mère. Car le bon Dieu est la source de toute chose, qui nous fait nous aimer, qui récompense la vertu et punit le vice.

Qui formera tes jeunes idées, te parlera de l'étoile qui file, de la terre qui roule, t'instruira du bien, te défendra le mal ? Ta mère.

Quand, dans la prairie voisine, nous promenons sur le vert gazon, le ciel s'obscurcissant tout à coup fera gronder le tonnerre, en te voyant pâlir, qui te dira : N'aie point peur, ma fille, je suis auprès de toi ? Ta mère.

Quelques années seront à peu près les mêmes années.—Mais à quinze ans, l'âge de l'amour, des grâces et des plaisirs, qui mettra sur ta tête une guirlande de fleur, qui sera fière de tes grands yeux bleus, de ta taille élégante, de ton succès au bal ? Ta mère.



Vierge blonde, qui se réjouira de ta modestie, de ta prudence, de ta vertu, qui t'assistera dans le choix d'un époux ? Tu mère.

Et quand la mort aura fermé ma paupière, quand tu n'auras plus que mon souvenir qui viendra quelquefois, sous l'ombrage d'un saule pleureur, prier sur ma tombe, ne sera-ce pas toi, hélas ! ma fille...

Pauvre petite, pourquoi pensé-je ainsi ; dans ce monde, tu n'as plus de mère — je suis une ombre à laquelle Dieu permet quelquefois de venir te bercer dans les bras de ton père. — Et les âmes bienheureuses ne demeurent pas toujours dans le ciel. Elles descendent souvent sur la terre, pour connaître la pensée et les actions des hommes.

Mais chut, ne faisons point de bruit, de peur de causer ton réveil. Aimable enfant, dors en paix, et moi je remonte vers les célestes lambris, pour demander à Dieu de te bénir encore.

CHS. LÉVESQUE.

Berthier.

### Ma Blanchisseuse.

C'est une grande brune, aux yeux noirs, à la taille élancée, un peu maigre peut-être, mais elle est véritablement jolie, quoique mon portier, qui n'est pas toujours poli, l'ait baptisée un jour, dans un moment de mauvaise humeur, sans doute, du nom de *Girafe*.

Cela tient à un petit détail de ménage qu'il est bon de vous expliquer : Madame Guillochin (ainsi se nomme ma portière) est blanchisseuse, elle aussi, et malgré les instances de son époux, je n'ai pas cru devoir augmenter la clientèle de sa femme, car madame Guillochin n'a que des clients qui la payent, fort bien c'est-à-dire, chèrement, et qu'elle blanchit fort mal.

Je m'adressai donc à un étudiant en droit de mes amis, et le pria de m'envoyer madame Charles sa blanchisseuse, dont il m'avait fait l'éloge à propos d'une chemise parfaitement pliée.

— Madame Charles, me dit-il quand je parlai de lui donner ma pratique, est recommandable à plus d'un titre.

— Comment ?

— Elle est jolie...

— Peu m'importe !... Qu'elle sache *empeser* une cravate, un faux-col, *froncer* un jabot, *plisser* une chemise, *repasser* un mouchoir, c'est tout ce que je lui demande.

— Oh ! pour cela, tu n'auras pas de reproches à lui faire.

Et en effet, depuis le jour où mon ami me parla ainsi de madame Charles, voilà deux mois qu'elle me blanchit, et je puis bien attester que madame Charles n'a pas son égale à Paris pour la netteté du blanchissage et la légèreté du coup de fer. Il n'y a qu'une madame Charles dans la France, dans l'Europe, dans le monde entier pour blanchir et repasser ainsi... Et dire que cette femme-là n'a point de médailles !... On a décoré des inventeurs de sirops, des botliers, des apothicaires, des épiciers... Quand viendra donc le tour des blanchisseuses ?

Je vous recommande la mienne à la prochaine distribution de croix, médailles ou autres distinctions de la même espèce.

Mais la nature qui nous a tous traités en bonne mère quoiqu'on en dise, et qui n'a rien voulu faire de parfait pour ne point engendrer de jalousie parmi ses enfants a gratifié madame Charles d'un bien grand défaut se'on moi, de l'inexactitude.

Et convenez que si la nature en cela a agi dans l'intérêt des blanchisseuses qui n'ont pas le talent de la mienne, j'ai le droit de me

plaindre de la nature qui ne m'a pas permis de mettre dimanche dernier, selon mon désir, un pantalon de *nankin* que ma blanchisseuse devait me rapporter, le matin... C'est une terrible chose que l'inexactitude chez une blanchisseuse.

Force me fut donc ce jour-là, malgré la chaleur, de revêtir encore le costume d'hiver, je n'eus pas même la consolation de pouvoir mettre un gilet blanc, car madame Charles ne me renvoya ni mon pantalon, ni mon gilet, pas même un faux-col (à propos de cela, voilà quinze jours qu'elle me garde deux douzaines de faux-cols.)

Contrarié que j'étais déjà par cet oubli, et malpropre en quelque sorte par nécessité, je ne pouvais pas décemment me montrer aux Tuileries, m'asseoir à Gand ou au Palais-Royal : je n'avais que la ressource de rester chez moi ou d'aller m'enfermer dans un cabinet littéraire...

Mais ne passortir quand tout le monde est dehors, rester enfermé quand il fait beau temps !... Et s'être promis la veille d'aller à la campagne !... A la campagne, par un beau jour de mai !...

— Je n'en aurai pas le démenti. D'ailleurs, je suis Parisien, c'est-à-dire flâneur, routinier, badaud ; ce que je vois faire aux autres, je le fais ; je cours aux émeutes. Et cinq minutes après j'étais monté dans un cabriolet de place.

— Où allons-nous, mon maître ?

— A la barrière.

— Laquelle, mon maître ?

— Celle que vous voudrez.

— Suffit, mon maître.

Le cabriolet s'arrêta, je payai le cocher et descendis.

Je n'examinai pas en quel endroit il m'avait conduit, je voulais sortir de Paris ; j'avais devant les yeux la barrière et la douane, c'était l'essentiel pour moi ; je passai outre et je marchai quelques heures au hasard, me figurant que j'étais à la campagne, jusqu'à ce qu'un appétit dévorant que j'attribuai à l'air vif qu'on respire... hors barrière, me forçât à revenir sur mes pas et à chercher un marchand de vins où je pusse me restaurer.

Je fus plus heureux que je ne l'espérais : je dînai à l'île d'Amour.

Je dépensai douze francs... Mais bah !... je ne dîne pas tous les jours à l'île d'Amour. Et puis trouve-t-on ailleurs le plaisir du bal en sortant de table ?

Je voulais jouir des bénéfices que l'établissement m'offrait en ma qualité de consommateur, et je me dirigeai du côté de la danse, guidé par le bruit de six violons et une clarinette dont la voix aiguë et criarde dominait tout l'orchestre : j'allais là, non pas pour être acteur, mais bien spectateur.

Le rôle de spectateur me semblait le plus agréable à jouer en cette circonstance, et en effet, que de sujets piquants d'observation pour l'œil attentif et curieux, indiscret même quelquefois dans cette salle de bal, au toit de feuillage, au parquet de sable, où se rue avec abandon et gaieté cette jeunesse, filles ou garçons, à l'allure libre et franche, qu'un jour, qu'un instant de plaisir console et délasse de six grands jours de travail, de peine et de misère peut-être.

Dieu fit le dimanche pour les grisettes et les commis-marchands.

Comme j'allais examiner ce qu'il y avait de petits pieds dans tous ceux qui foulaient le sol du salon de dansé en plein air, voilà qu'au milieu de toutes ces jambes qui se pressent, se heurtent et s'entrechoquent dans le désordre du *chassez-croisez-huit*, j'aperçus

mon pantalon de nankin, que madame Charles n'avait pu me rendre le matin.

Je reconnus parbleu bien mon pantalon, à sa forme, à sa coupe, aux sous-pieds qui y sont attachés !

— Eh ! me dis-je, nous ne sommes plus au temps des miracles, mon pantalon ne marche pas, ne danse pas tout seul, et comment se fait-il que je le vois figurer dans un *chassez-croisez-huit*.

Je cherchai celui qui faisait ainsi, sans ma permission, danser mon pantalon ; je le vis de loin assis auprès d'une dame en chapeau et causant avec elle.

Le misérable ! il ne s'était pas contenté de mettre mon pantalon, mais chemise, gilet, bas, cravate, faux-col, tout ce qu'il avait sur lui enfin m'appartenait, et je doutais déjà que son chapeau, ses souliers, son habit fussent à lui.

Furieux, je m'élançai vers lui et j'allais le traiter de voleur, sans égard pour la dame qui m'accompagnait, quand celle-ci me salua en me nommant...

C'était ma blanchisseuse !!!

— Madame Charles... m'écriai-je !

Je ne savais en quels termes m'exprimer, comment qualifier sa conduite. Je me contentai de lui désigner d'un regard courroucé le porteur de mon linge.

— Savez-vous que c'est infâme, ajoutai-je !

— An ! monsieur, reprit-elle, vous vous trompez. C'est *mon mari* !

Madame Charles se croyait ainsi justifiée : son mari n'avait mieux compris, car il se leva et s'approcha de moi :

— Monsieur, me dit-il tout bas, ne faites pas de scandale ; demain je vous renverrai votre habit.

— Non pas, mais mon chapeau, mes souliers ?

Ma blanchisseuse me regarda et se mordit les lèvres : j'aurais pu déshabiller son mari.

L. D.

### Les Femmes.

Aux temps les plus féconds en Phryniés, en Lais Plus d'une Pénélope honora son pays. BOILLAN

On connaît ces intrépides louangeurs du temps passé, qui méprisent autant leurs neveux qu'ils affectent d'estimer leurs ancêtres. Dès qu'ils remontent aux siècles reculés, tout est gloire, force, courage ; descendent-ils jusqu'à nous, ils ne trouvent que honte, faiblesse, pusillanimité. Dans les révolutions, ils ne voient que du sang ; dans les changements de dynasties, calamités ; dans l'élan de la jeunesse, folie. *Autrefois*, s'écrient-ils, les enfans soulevaient des rochers, les hommes étaient tous des Hercule, et c'est lorsqu'on se perd dans la nuit des temps que l'on découvre aux plantes plus de sève, aux femmes plus de vertus....

Et ici je les arrête, car je ne puis sans répandre entendre médire des femmes de nos jours. Armé de la *Revue Britannique*, où le livre aujourd'hui fort rare de Geoffroy-Landry se trouve analysé avec soin, je leur donne un démenti formel.

Geoffroy-Landry, gentilhomme argovin, vivait au quatorzième siècle : il tenait à la réputation de ses filles, et composa pour elles un traité destiné à les prémunir contre les vices du temps où elles étaient nées. Grâce à ce précieux bouquin, nous connaissons les femmes de cette époque comme si nous les voyions, et nous pouvons facilement détruire l'échafaudage bâti par ces apologistes effrénés des générations passées.

Et d'abord il ne faut point croire à ces mai-

très du gai-savoir, poètes, musiciennes, inspiratrices de chants gracieux et sublimes ; ce sont là autant d'inventions de chevalerie, pures fictions des troubadours, des ménestrels et des trouvères. En ces temps éloignés les femmes ne savaient pas lire, et rien n'était plus rare qu'une demoiselle qui écrivit couramment ; elles ne voulaient même recevoir aucune instruction, plusieurs chevaliers ayant refusé d'épouser de jeunes, jolies et riches personnes uniquement parce qu'elles savaient lire et écrire. Et ces chevaliers donnaient d'excellentes raisons : " Nos livres, disaient-ils, sont des flabiaux graveleux, des romans licencieux ; l'écriture est une science funeste aux maris et très-favorable aux intrigues d'amour. " On n'enseignait donc aux jeunes filles que la couture, le chant des psaumes, les principes de la chirurgie et ceux de la cuisine.

J'aime mieux les dames d'à présent ; elles savent coudre, tricoter, et mettre la poule au pot comme jadis. Si toutes ne chantent pas les psaumes d'une manière également juste, au moins n'ont-elles pas besoin d'appeler leur confesseur pour lire les lettres de leurs maris ; et si la plupart ne font pas la saignée aussi adroitement qu'un barbier de l'Estramadure, elles sont assez instruites en revanche pour vérifier les comptes de leur ménage.

J'avouerai aussi que j'aime mieux nos dames qui ne vont pas à l'église, que celles du quatorzième siècle qui s'y conduisaient fort indécemment. Les chevaliers suivis de leurs chiens de chasse, les femmes escortées de leurs valets, portant le faucon sur le poing, changeaient la maison de Dieu en une espèce de foire et de salle de bal ; la coquette des femmes, la vanité des hommes n'avaient pas de théâtre plus commode ; plus d'un duel et plus d'une liaison d'amour datèrent de l'introit et de l'offertoire. Tableau qui me rappelle les temples d'Italie et d'Espagne, où les rendez-vous amoureux se donnaient à la messe, à vêpres, au salut et où l'on se rend à l'église comme on irait à la promenade.

Si nous parlons de la toilette, je dirai encore que j'aime mieux la modeste simplicité des dames du dix-neuvième siècle, que ces scandaleuses lois somptuaires qui, dans le quatorzième, vinrent inutilement essayer d'arrêter une prodigalité ruineuse dans les vêtements et la nourriture ; lois à la fois sages et absurdes, où l'on descendait jusque dans les derniers détails de la vie privée, et où l'on défendait aux uns de manger de la volaille, aux autres de porter des fourrures.

Il serait indécemment peut-être de s'étendre sur la licence des mœurs de cette époque, où l'on trouvait un mari jaloux aussi ridicule qu'une femme vertueuse. Pour peindre leur dépravation, il suffit de rappeler que les femmes de Louis-le-Hutin, de Philippe-le-Long, de Charles-le-Bel, et de Charles VI, rois de France, décriées à cause de leur vie dépravée, furent publiquement accusées d'adultère et enfermées dans un couvent.

### Correspondance.

C'est avec empressement que nous insérons la lettre et l'article à nous adressés par notre correspondant de Berthier. Nous le remercions de ses attentions à notre égard.

BERTHIER, 14 Aout, 1845.

MONSIEUR,—Les examens du pensionnat des Dames de la Congrégation établi à Berthier, ont eu lieu avec la plus grande solennité, les 11 et 12 courant.

Le programme des connaissances était des plus varié, et les réponses des élèves ont

satisfait au delà de toute expression, les personnes présentes à une réunion qui intéressait vivement les amis de notre pays.

Veillez, monsieur l'Editeur, donner place dans votre estimable journal, à cette lettre et aux fragmens d'un discours qu'un ami de l'éducation a adressé aux élèves du dit pensionnat.

Ce discours résume succinctement et avec une vérité frappante les divers exercices classiques auxquels j'ai eu le plaisir d'assister, et rend compte de l'impression qu'ils ont laissée dans l'esprit du comité d'examen.

Je veux apprendre à vos nombreux lecteurs qu'une réunion de personnes débarrassées des soins de la famille, de ceux de l'ambition par une pauvreté volontaire, des inquiétudes de tout genre par une obéissance absolue, retenues dans la morale la plus pure par des sentimens religieux, donne aux jeunes demoiselles du Comité de Berthier, l'instruction la plus parfaite.

Votre très-humble et  
très-obéissant Serviteur,  
Un de vos abonnés.

AUX ELEVES DU PENSIONNAT DES DAMES DE  
LA CONGREGATION A BERTHIER.

MESDEMOISELLES,—Un comité d'examen vous a interrogé pendant deux jours sur un grand nombre d'objets d'enseignement, et l'on a été on ne peut plus satisfait de vos exercices littéraires.

Ce que j'ai vu dépasse de beaucoup ce que je m'attendais à voir. Je suis convaincu qu'en fait d'éducation et d'instruction, Berthier possède pour les jeunes demoiselles, de quoi satisfaire aux exigences les plus grandes. Cet immense avantage on le doit à vos dignes institutrices dont le zèle est infatigable, aussi bien qu'aux efforts d'un protecteur (1) jaloux de répandre les bienfaits de l'instruction dans toutes les classes de la société.

Vous avez répondu avec clarté et précision à toutes les questions qu'on vous a faites ; et il est à remarquer que la mémoire chez vous n'a fait qu'aider ce que l'intelligence avait gravé dans vos esprits.

Vous avez abordé franchement les nombreuses règles de la langue anglaise et de la langue française ; la traduction de celle-là est un jeu pour vous, la syntaxe des participes français, que l'on regarde avec raison comme bien difficile, vous la possédez on ne peut mieux....

Sur l'histoire de votre pays, vous êtes entrées dans les détails les plus curieux et les plus utiles, et vous avez reçus dans l'étude approfondie de celle des temps reculés les leçons d'une plus longue expérience.

Vos dignes institutrices, pour hâter vos progrès dans l'histoire, vous ont fait suivre un cours de géographie des plus complet, des mieux entendu.... Vous méritez pour cette branche d'instruction et pour celle de *cosmographie* une mention bien honorable.

Vous avez fait avec méthode l'exposition des principes de musique. Les divers morceaux ont été parfaitement bien rendus. L'exécution de la plupart d'entre vous est déjà brillante ; on peut dire qu'il n'y a pas de médiocrité dans cette partie de vos connaissances d'agrément.

Les connaissances primaires comme l'écriture, la lecture, etc., ont fixé mon attention. Les élémens vous sont présentés méthodiquement et de manière à vous ouvrir

(1) Messire François Gagnon, Curé de Berthier.

l'entrée des études supérieures, ce qui est un pas immense pour le perfectionnement de l'instruction en général.

La manière convenable avec laquelle vous avez rempli tous les rôles, dans la représentation des deux jolis drames qui ont terminé cette séance a causé un indicible plaisir, et on vous a justement applaudies. Le bon ton, une élocution soignée et facile vous ont valu de nouvelles marques de satisfaction, et le public s'est convaincu qu'au milieu d'études sérieuses, vos institutrices trouvent les moyens de vous donner les manières propres à faire apprécier davantage l'instruction solide que vous possédez.

Comme les abeilles qui portent dans leur ruche le miel, fruit de leur travail, vous porterez dans vos familles, dans le sein de la société la science et les bons principes qu'on vous a inculqués, fruit de votre constante application. C'est un trésor qui fera le bonheur de vos parents et conséquemment le vôtre, et qui, dans le monde vous distingue par la science et la vertu.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 16 AOUT, 1845.

### Histoire de la Semaine.

Nous sommes en possession d'un grand nombre de faits, nouvelles, etc. plus ou moins intéressants, plus ou moins étonnans, plus ou moins prodigieux, mais avant de vous les conter, permettez-nous de vous parler un peu des exercices littéraires et de l'examen des élèves de la Congrégation Notre-Dame, qui ont eu lieu lundi, mardi et mercredi de cette semaine. C'est avec la plus vive satisfaction que nous y avons assisté, et nous sommes heureux de pouvoir constater et signaler les beaux résultats obtenus par un mode et un système d'enseignement dans lequel on introduit beaucoup des méthodes avancées et perfectionnées de France, d'Angleterre et des Etats-Unis, pour instruire les jeunes personnes. C'est bien comprendre l'esprit du temps et les besoins de l'époque où nous vivons, que d'abandonner toutes ces vicieuses scolastiques et littéraires d'autrefois, qui fatiguaient tant l'intelligence des enfants, sans leur laisser autre chose dans l'esprit que des notions confuses sur les diverses branches d'instruction, pour prendre en retour une méthode simple et facile, dont les heureux effets sont prouvés par l'expérience ; un mode nouveau, plus adapté à l'esprit de la jeunesse, plus à sa portée, qui excite chez elle le goût des connaissances et des lettres, et contribue tant à développer sans effort, et les intelligences supérieures et précoces, et celles qui sont moins heureuses et plus lentes.

Certes, c'est pour nous un devoir et un plaisir bien doux que d'offrir à ces bonnes Dames de la Congrégation, qui se livrent avec tant de dévouement, de charité et d'abnégation, à l'éducation des jeunes personnes, ce tribut d'éloges et d'admiration qu'elles ont tant et si bien mérités. Elles nous pardonneront de déchirer le voile derrière lequel elles cachent, avec tant

d'humilité et de modestie, et leurs grandes et bonnes œuvres et leurs belles vertus. Mais nous sommes dans un siècle où la publicité s'empare de tout, où tout est de son domaine, et surtout aujourd'hui les résultats et les progrès de l'éducation et de l'intelligence ont plus que jamais besoin d'être passés au creuset de l'opinion publique. Il faut connaître comment on instruit la jeunesse, ce qu'on lui enseigne. Il ne faut pas aux enfants seulement de l'instruction, mais il leur faut l'instruction de leur siècle et de leur époque. Donner à un enfant du dix-neuvième siècle l'éducation qu'on donnait dans le dix-septième, c'est, il faut en convenir, être un peu en arrière et se tromper étrangement; pourtant on pourrait, sans aller bien loin dans le passé et peut-être dans le présent même, trouver des institutions où l'éducation est d'un autre temps que celui où nous vivons. C'est à la presse à en suivre les progrès, à en constater l'avancement. A ceux qui veulent rester en arrière, qui veulent conserver, en dépit des besoins du peuple qui sont pressants comme les temps, des systèmes et des notions décrépités et surannées, nous dirons: Il ne faut pas vous attendre à l'encouragement du public canadien. A ceux qui se rendent aux exigences de l'époque, qui veulent suivre ses progrès, à ceux-là seuls nos sympathies et notre support.

Lundi matin, le coup d'œil que présentait la salle des Séances du Pensionnat de la Congrégation Notre-Dame était tout-à-fait intéressant, agréable, enchanteur. Toutes ces jeunes filles rangées autour de l'estrade, dans un costume élégant et uniforme, emblématique de la pureté et de l'innocence, tous ces visages brillants à la fois de l'éclat, de la fraîcheur et des vives couleurs de la jeunesse, tous ces gracieux sourires sur ces bouches enfantines, ces yeux rayonnants de bonheur, où se peignaient les inquiétudes et l'anxiété de l'examen et les enivrements et les joies du triomphe, ces groupes de jeunes personnes qui se distinguaient, les unes par leurs talents et leur intelligence, les autres par la grâce et par la beauté, pouvaient donner une belle idée de notre jeunesse canadienne.

Chroniqueur fidèle, nous donnons et les faits et nos impressions. Nous eûmes de bien douces émotions à la vue de ce spectacle, d'abord un saisissement intime, une pensée de bonheur; il nous semblait que nous pouvions prendre un peu de cette joie pure, vive et si parfaite des jeunes élèves; puis ce fut un sentiment d'admiration de toutes ces blanches et gracieuses jeunes filles, sur quel so mélaît de plus sérieuses réflexions sur la sublime mission de l'enseignement et ses conséquences importantes.

Toutes ces jeunes filles, nous disions-nous, vont entrer dans le monde. De leur éducation dépendent et le perfectionnement de notre société et les espérances de l'avenir. Seront-elles des femmes aimables et instruites, l'honneur de nos cercles et l'orgueil de nos familles? Pourra-t-on près d'elles polir nos mœurs et nos manières, embellir la vie intime et domestique,

puiser ce goût exquis du beau et du bien que les femmes possèdent à un si haut degré selon leur éducation? Pourra-t-on bientôt retrouver dans notre société Canadienne ce caractère français d'intelligence et d'aimable causerie qui semble entièrement disparue? Pourra-t-on trouver dans nos cercles d'autre sujet de conversation que ceux de la température, des parures nouvelles ou d'autres sujets aussi frivoles et insignifiants? Enfin ces jeunes filles feront-elles des femmes capables d'élever nos enfants et d'en faire des citoyens et des membres utiles de la société. C'étaient là les questions qui se se présentaient à nous quand l'examen commença.

Durant les deux premières séances, ce furent les classes inférieures qui furent examinées sur la grammaire anglaise et française — la lecture — la traduction dans les deux langues — la syntaxe et l'analyse — l'écriture — l'arithmétique — la géographie — l'usage des globes — la rhétorique et l'histoire sainte, l'histoire ancienne, grecque et romaine — la mythologie — l'histoire de France et celle du Canada. Sur ces divers sujets les jeunes personnes répondirent avec beaucoup d'aplomb, de précision et d'exactitude. Elles semblaient avoir appris à fond ce qu'on leur avait enseigné dans ces différentes branches. On pouvait fermer le programme et leur faire expliquer un point de grammaire et de syntaxe et elles s'en tiraient avec beaucoup de bonheur et de précision, comme aussi sur un fait historique, une figure de rhétorique, ou aucun autre sujet de leurs études. Ce qu'il y avait de remarquable dans cet examen, c'est que ce n'était pas seulement un petit nombre de chaque classe qui le subissait et qui étant mieux préparé pouvait tromper le public sur le progrès des autres. Ce n'était pas ainsi. Tous les élèves indistinctement avaient à répondre, de sorte qu'on pouvait justement apprécier l'état des diverses classes.

Mardi les deux séances furent encore plus intéressantes. A ces parties élémentaires de l'instruction dont nous venons de parler se joignaient des connaissances plus élevées sur la géographie et l'histoire. Les jeunes élèves en vous parlant des diverses contrées où vos question les conduisaient vous disaient ce qu'il y avait de plus remarquable, le sol, les productions, le climat, les mœurs, et même la forme du gouvernement. L'usage des globes leur paraissait tout à fait familier, les latitudes et les longitudes des divers endroits, des choses toutes simples, qu'elles pouvaient trouver en un instant, sans effort. Sur l'astronomie, les réponses furent précises et exactes; c'était vraiment un spectacle plein d'intérêt que de voir de jeunes personnes posséder si bien les principes constitutifs des hautes branches de la philosophie; expliquant entr'elles, comme de vieux savants, les merveilleuses notions de la sphère, et tout ce que la curiosité humaine, aidée de la science a pu découvrir de merveilles dans les espaces célestes. C'était beau de les entendre nous parler si bien de cette philosophie naturelle, si utile et si pra-

tique, qui dit les richesses de la terre et les secrets trésors qu'elle renferme; la géologie, la chimie, la botanique; et des admirables règles de la physique, avec lesquelles les hommes sont arrivés à ces découvertes prodigieuses des temps modernes et à cet état perfectionné des diverses branches des industries.

Il est un sujet encore, qui mérite une mention particulière, c'est l'étude de la constitution anglaise, qui semble être l'objet de beaucoup d'attention. Nous ne souhaitons pas le jour où la plus belle moitié du genre humain abandonnant l'aiguille, le fuseau et les arts d'agrément, y compris celui de plaire, prendrait une part des sérieux travaux qui n'appartiennent encore aujourd'hui qu'à la virilité. Cependant quoiqu'une femme ne doive s'occuper que du *gouvernement responsable* de son intérieur, de sa maison, ne doit-elle pas avoir quelque idée de cette magnifique organisation des sociétés modernes, des règles qui régissent les divers pays, surtout celui dont vous faites partie, et à qui vous appartenez. Sur la constitution anglaise, les élèves de la Congrégation ont répondu, au grand étonnement des interrogateurs, avec beaucoup de bonheur, expliquant leurs réponses sur le *Jury*, l'*Habeas-Corpus* et autres points remarquables, avec leurs propres idées et dans un langage familier, qui n'était pas le mot-à-mot du livre, mais qui en était l'esprit et la quintessence.

Il ne faut pas oublier l'économie domestique, qui prit aussi une grande part de l'attention des élèves durant l'année écoulée. Nos lecteurs et nos aimables lectrices apprendront, si elles ne le savent déjà, qu'on enseigne dans cette maison, l'art de coudre, de tricoter et de faire tous les ouvrages qu'il est utile à une femme de savoir faire.

Voilà en peu de mot les sujets, qui nous occupèrent pendant les deux jours des exercices. Ils forment tous ensemble, comme on peut le voir, un système complet d'enseignement, qui peut répondre aux besoins du temps, et qui doit satisfaire même les plus difficiles et les plus exigeants; si on veut bien y ajouter deux choses importantes et essentielles qui, dans notre humble opinion, et nous devons le dire avec franchise, manquent à l'éducation donnée à la Congrégation; la première, c'est une attention plus spéciale à l'étude et à la culture des diverses parties de l'instruction *dans la langue française*. Nous avons remarqué que la plupart des sujets étaient traités *en anglais*.

Il est bien important que nos jeunes filles possèdent l'anglais, mais il est encore plus important et intéressant qu'elles possèdent leur belle langue maternelle; et nous en faisons la remarque, parce que nous avons fréquemment rencontré dans le monde, des jeunes Canadiennes Françaises, parlant correctement l'anglais à l'exclusion du français qu'elles ne savaient pas du tout.

La seconde étude importante et intéressante, que nous désirons voir introduite dans le pro-

gramme de la congrégation, c'est un cours de Littérature moderne. Il fait bon, dans le siècle où nous sommes, être instruit sur tous les sujets, mais il faut surtout être instruit sur ceux qui ont de l'actualité, qui se passent autour de nous, et qui, par conséquent, sont le sujet des conversations de tous les jours. Nous ne comprenons pas comment dans toutes nos institutions, collèges et pensionnats, à l'heure qu'il est, on n'introduit pas de suite, sans plus tarder, des études littéraires modernes. Quoi ! vous saurez ce que furent Corneille et Racine, et vous ignorerez les beaux noms de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Thiers, de Lamartine, de Casimir Delavigne, et d'Alfred de Vigny ? Vous ne connaîtrez pas les chefs d'œuvres historiques de l'époque, et vous nous parlerez de Rollin ? C'en est assez pour faire voir la plausibilité de nos observations, et nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet.

La dernière séance eut lieu mercredi, à une heure P. M. La salle de bonne heure était remplie de spectateurs, qui se pressaient en foule, pour applaudir aux succès des jeunes demoiselles, admirer leurs progrès dans la voie de l'intelligence, et être témoins de leurs triomphes. Son Excellence le Gouverneur Général, et sa Grandeur l'Evêque de Montréal, honoraient la maison de leur présence. La salle, dans la nouvelle bâtisse, rue St. Jean Baptiste, était décorée avec beaucoup de goût, par les élèves de l'établissement. Le fond où elles se trouvaient rangées sur des bancs en amphithéâtre présentait un gracieux ensemble au dessus duquel pendaient en serpentant de longues guirlandes de fleurs, travaillées par elles-mêmes, à qui il ne manquait rien pour être naturelles, que la vie et la nature. Au milieu des fleurs on voyait s'agiter toutes ces têtes de jeunes filles, dont quelques unes par la fraîcheur et l'éclat de leur teint faisaient honte aux fleurs elles-mêmes. On voyait la réunis les divers types de beautés que l'on admire chez les femmes ; ici une brune à la figure calme et digne, à l'œil noir, grand et bien fendu, mélancolique et intelligent ; une de ces créations que Dieu a marquée du sceau du génie et du talent. Là une brune piquante, à l'œil vif, à la bouche gracieuse, où erre à l'aventure un de ces sourires, qui indiquent une tournure spirituelle et légère ; plus loins une tête blonde, à moitié cachée, perdue dans de longues tresses soyeuses et dorées, à l'œil bleu et doux, au fin sourire, chargé de la plus exquise amabilité. C'était un beau coup d'œil.

La musique sur le piano et la harpe ouvrirent la séance. Les élèves de tous les âges firent connaître leur talent dans ces genres d'agrément et nous découvrimus avec satisfaction d'heureuses dispositions musicales chez beaucoup des jeunes élèves, et en même temps qu'on leur enseignait la musique convenablement. Tout à coup à un signal donné, le théâtre se trouva occupé par les plus distinguées d'entre elles, représentant chacune dans son costume un état de l'Europe. C'était une

réunion d'aimables voyageuses se rencontrant pour causer chacune de leur pays, en célébrer les beautés et la supériorité. Les diverses nations avaient là de dignes représentants qui firent leur rôle avec beaucoup de grâces. Au milieu d'un assemblage aussi auguste, on introduisit deux personnages venus de l'occident. C'était le Canada, ce cher Canada que nous aimons tant, qui lui aussi venait faire valoir ses droits à la supériorité du climat, etc. etc. et qui les faisait valoir très éloquentement, et les Indes Occidentales représentées par une spirituelle enfant de dix ans, qui s'acquitta de son rôle admirablement bien. Après cet intéressant entretien eut lieu la distribution des prix. Nous regrettons de ne pouvoir donner les noms de celles qui furent couronnées. Le Gouverneur-Général présenta lui-même aux élèves les beaux livres dont il avait fait cadeau à l'établissement avec sa générosité accoutumée.

Espérons que les bonnes Sœurs de la Congrégation prendront en leurs sérieuses considérations ce que nous leur suggérons aujourd'hui, et que le succès de leur établissement sera égal au zèle et au dévouement qu'elles déploient dans une tâche aussi difficile et méritoire que l'éducation des jeunes personnes.

Nous sommes entourés de drames véritables depuis quelques jours. D'abord ce fut le procès de ces pauvres diables d'Irlandais accusés d'un meurtre durant les dernières élections municipales, et qui ont été acquittés après avoir passé huit mois en prison, pour attendre leur procès ; hier ce fut celui de Charles Lepage, le célèbre bandit qui mit le feu au palais de justice et le consuma de fond en comble. Les circonstances du procès ont dévoilé toute la noirceur de ce brigand qui cette fois ne peut manquer de recevoir le châtement dû à ses crimes. Lepage a été trouvé coupable hier après-midi.

A Longueuil un meurtre a eu lieu mardi dans la nuit. Deux propriétaires de barges se disputaient ensemble, quand l'un d'eux saisit une hache et en frappa son associé qui mourut quelques heures après des suites de sa blessure. Ce déplorable accident est dû, dit-on, à l'usage immodéré des liqueurs enivrantes.

Les étrangers continuent à encombrer nos hôtels et avec eux arrivent toutes espèces de nouveautés, comme toujours. Nous remettons à une autre semaine, à vous dire tout ça. Cette fois vous pouvez vous contenter de l'arrivée en cette ville de MM. Antognini et Gibert. Signor Antognini vous est déjà bien connu. Son nom comme un premier ténor distingué et un artiste supérieur nous est célébré chaque jour par les journaux des Etats-Unis. M. Gibert tout récemment venu de Paris, avec les meilleures recommandations, porte un nom qui s'est acquis dans les salons de Paris une grande vogue et une belle réputation. Ces MM. se proposent de donner un concert mardi ou mercredi soir ; ainsi, si vous aimez à entendre quelques passages de ces beaux opéras Italiens, qui font l'admiration de tous les peuples, et quelques charmantes romances françaises, comme les chantait Nourrit, allez au concert de MM. Antognini et Gibert, et vous passerez quelques heures bien agréables.

**AUX CAPITALISTES :**—Nous croyons devoir appeler de nouveau l'attention des Capitalistes sur la vente des lots si bien connus comme Ferme St. Gabriel, qui doit avoir lieu jeudi prochain, le 21 du courant, aux Cham-

bres d'Encan de MM. Cu villier et Fils. C'est une belle occasion pour MM. les Capitalistes de placer leurs fonds, car il ne s'en présente pas une autre aussi avantageuse de sitôt pour ceux qui ont les moyens d'acquies des propriétés foncières et qui ne peuvent faire autrement que d'augmenter en valeur, vu leur position commerciale situées comme elles le sont, aux alentours du Canal Lachine et avoisinant deux des Faubourgs de cette cité.— Voir l'annonce.—(Aurore.)

## FAITS DIVERS.

—Le *Sun* de New-York demande 5,000 personnes du beau sexe pour satisfaire aux besoins conjugaux de 5,000 jeunes hommes qui, en émigrant au Texas, n'ont songé à y emporter que leur fusil. Un bâtiment est près d'être nolisé dans le port de New-York pour transporter les émigrantes au Texas, s'il s'en présente une suffisante cargaison.

### Naissance.

En cette ville, le 14 du courant, la Dame de John Owens, écr., a mis au monde un fils.

En cette ville, le 7, Dame de M. Edouard Demers, a mis au monde une fille.

A Halifax, le 30 du mois dernier, la Dame du Député-Assistant Commissaire Général Lano, a mis au monde un fils.

### Mariages.

A l'Assomption, le 4, par Messire Labelle, J. A. Thérien, écr., notaire, à Delle. Marie-Louise-Emilio Christin, de la même paroisse.

### Becces.

A l'Assomption, le 11, après quelques heures de maladie, à l'âge de 30 ans, Dame Elize Beaupré, veuve de feu Et. Edouard Rodier, écuyer, avocat, de Montréal.

A St. Sulpice, subitement, le 11, M. Bonaventuro Piché, âgé d'environ 45 ans.

A Chambly, le 6 du courant, à l'âge avancé de 83 ans et 11 mois, après une douloureuse maladie supportée pendant 18 mois avec le calme et la résignation d'une vraie chrétienne, Dame Geneviève Vincotte, épouse de feu Julien Piédalu, écr., en son vivant capitaine de milice. Elle laisse pour déplorer sa perte un grand cercle de parents et d'amis qui chériront longtemps sa mémoire. Sa perte sera vivement sentie par les pauvres de l'endroit.

A Kerch, en Crimée, à l'âge de 120 ans, le patriarche de l'armée Russe, Jossan-Ivan-Laporoehsky.

La Révérende Mère St. Stanislas, Supérieure de la Communauté des Ursulines des Trois-Rivières, est décédée samedi dernier, dans la nuit.

## PETITES AFFICHES.

### Manuscrit Perdu.

**PERDU**, Jeudi après midi, entre l'Evêché et le Port, Rue St. Denis, Bonssecours ou des Commissaires, un fort rouleau de papiers, comprenant la Vie de ROBERT CAVELIER DE LA SALLE, traduit de SPARKS en français et entièrement manuscrit, le tout enveloppé d'un papier brouillard inscrit des mots, LA SALLE.

Celui qui trouvera ce manuscrit est prié de le remettre à ce Bureau ou au propriétaire, Rue Bonssecours, No. 5.  
16 août.

**CHARLES DE BOUCHERVILLE,**  
Docteur en Médecine,  
RUE SANGUINET, No. 25.  
FAUBOURG ST. LAURENT.  
Montréal, 9 août.

**LE DOCTEUR VALLÉE,**

No. 2.

Grande Rue St. Jacques.

**L. BOYER,**

DOCTEUR EN MEDECINE,  
34 Rue St. Denis.

**CHS. J. COURSOL,**  
Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

